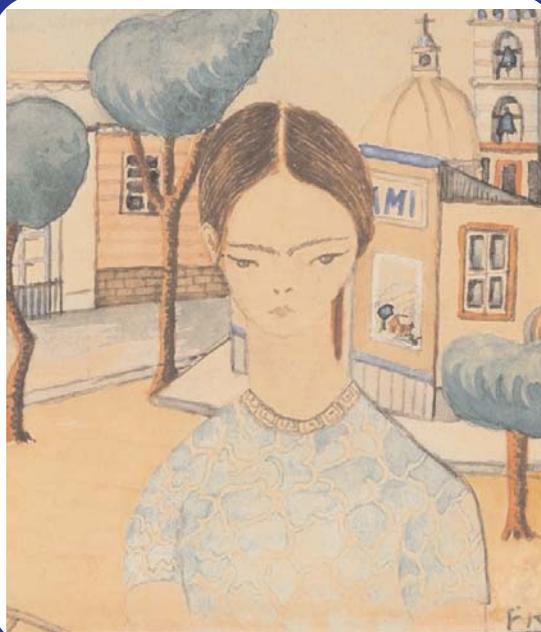


# Le Galepin

- BLEU -

n°46 - 1<sup>er</sup> novembre 2021



Frida Kahlo à 20 ans (1927)

*En ce début octobre, Danièle Perrault nous a quittés. Un cancer soudain. Elle faisait partie de notre famille littéraire de cœur, à Fleury-les-Aubrais. Il y a moins d'un an, elle avait fait parvenir au D.C.A. (Dictionnaire du Confinement d'Automne) ses dernières contributions. On y retrouve son érudition, son goût forcené des mots tels qu'ils doivent être... et le petit sourire ironique qui ne la quitte jamais. La quittait...*

*La Rédaction*

## DANIÈLE PERRAULT

### *AÏE MES AÏEUX!*

Titre d'un ouvrage d'Anne Ancelin-Schützenberger  
(psychogénéalogiste)

"Regarde en arrière  
Et ainsi tu verras où l'espoir te mène."  
Jacques Bertin, "Le passé?"  
dans l'album *Comme un pays*.



**ARBRE.** *Végétal ligneux, dont le tronc se garnit de branches à partir d'une certaine hauteur. Par métonymie: arbre généalogique.* "Les grands arbres sont longs à croître; il ne faut qu'un instant pour les renverser." Ce proverbe persan illustre parfaitement l'édification d'un arbre généalogique que je qualifie de vole-temps et non de passe-temps et, cependant, un rien peut en briser les branches, erreurs, mensonges, ignorance. Les étourdis, les menteurs, les ignorants sont les sujets eux-mêmes, la parentèle, les témoins, les officiers d'état-civil ou les curés qui renseignent donc mal les actes, quand ce ne sont pas les non-reconnaisances, les abandons, etc. Mais, ayant commencé avec un proverbe, je finirai cet article par un second proverbe: "La patience est un arbre dont la racine est amère et les fruits très doux". Je le confirme, ayant éprouvé frustration et jubilation durant 47 années de travail arboricole.

**ARCHIVES.** *Documents hors d'usage courant, conservés pour servir à l'histoire d'une collectivité ou d'un individu. P. méton. Lieu où l'on conserve des archives.* Dans les années 70, les Archives départementales des Côtes-du-Nord, aujourd'hui Côtes-d'Armor, à Saint-Brieuc, n'accueillaient que douze lecteurs à la fois. Il fallait se lever de bonne

heure pour être parmi les premiers à l'ouverture. La responsable sortit pour moi un parchemin du XVI<sup>e</sup> siècle! Plaisir qui ne me fut donné qu'une fois, on peut le comprendre.

Un jour, j'étais dans la salle qui fleurait bon les vieux papiers et le bois ciré. J'entendis une voix masculine dire à l'archiviste "Je descends de Duguay-Trouin, comment est-ce que je peux le prouver?" Ce candide prenait le monde à l'envers, il était loin de s'imaginer combien la recherche est laborieuse pour aboutir aux aïeux du XVII<sup>e</sup> siècle et on n'a généralement pas ceux dont on rêve. Il y avait déjà longtemps que j'avais fait le deuil de mon lien de parenté avec le conteur Charles Perrault.



**COUSIN.** "Bonjour ma cousine, bonjour mon cousin germain..." Vous souvient-il de cette comptine?

Tous cousins! Même le roi, contrairement à l'expression courante. Il faut savoir qu'un individu né en 1920 devrait descendre de 32 quadrisaïeux différents, mariés vers 1800 et de 256 millions d'ancêtres également différents, mariés aux environs de 1120. La chose est tout à fait invraisemblable, le monde entier étant à peine plus peuplé à cette époque. En fait, il y a eu des mariages entre parents, éloignés ou non, le même ancêtre revient plusieurs fois, souvent à plusieurs générations différentes, et le nombre des ancêtres réels est bien inférieur à celui des ancêtres théoriques. Donc, nous sommes tous cousins, à la mode de Bretagne, ce qui constitue déjà une parentèle difficile à démêler, mais aussi en remontant dans le temps. Les ascendances de mon père, Sarthois, et de ma mère, d'origine bretonne et ardennaise, se rejoignent puisqu'ils descendent tous deux de Guillaume de Couesmes, chevalier, et d'Héloïse Le Franc... au XIII<sup>e</sup> siècle. Nous sommes tous issus de nobles et de manants. "Fils de roi, fils de rien" écrivait le poète Xavier Grall. Ne me faites pas dire que nos cousins se nourrissent de notre sang!

**FERRÉOL.** Prénom masculin. En ces temps troublés, je pense à Ferréol. Lecteur d'aujourd'hui, tu vas comprendre pourquoi.

Nous sommes à Vaas (72), dans une paroisse des bords du Loir, située aux confins des provinces du Maine et de



l'Anjou. Sous le règne de Louis XIII, lors d'une période de grave crise économique, de disette céréalière et de grande pression fiscale, l'opinion a l'impression que les tailles sont détournées et ne servent qu'à des projets privés. En 1640, la peste, qui a tué environ un million de personnes entre 1626 et 1632 et que l'on croyait disparue, revient. Elle frappe le village de Vaas et emporte sept personnes, dont deux dans la famille Choquet, Ferréol, le premier Choquet dans les registres paroissiaux et mon ascendant, et sa fille Marie âgée de dix-huit ans.



Le Duc d'Aiguillon  
(lithographie  
du XVIII<sup>e</sup> s.)

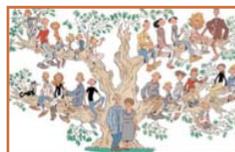
**GAUFFENY MARIE.** *Une meunière opiniâtre, un régisseur zélé et un ministre de Louis XV.*

Marie Gauffeny, fille d'un charpentier de bateau, épouse un meunier en 1746 à Pordic (22), Ils vont vivre au Moulin Coublot à Pordic puis à Plélo au moulin Bachelet au bord de l'Ic, dont est propriétaire Monseigneur le Duc d'Aiguillon. Le meunier meurt en 1763. Se profile alors un hic dans la vie de la veuve à la tête d'une famille nombreuse à élever.

Le couple avait réussi à se faire attribuer la jouissance d'un terrain vacant sous le prétexte qu'il était "vague et inculte". En 1763, le nouveau régisseur du Duc d'Aiguillon écrit un rapport dénonçant cette transaction comme frauduleuse. Marie Gauffeny défendra bec et ongles jusqu'en 1773 les droits que lui avait accordés l'acte. Le régisseur, tout aussi coriace qu'elle, découvrira un biais légal pour l'expulser dudit terrain et du moulin Coublot. Il dénoncera une cabale montée contre le Duc par une paysanne, Marie Gauffeny, du moulin Bachelet.

Voilà donc notre Marie Gauffeny qui ne recule devant rien, faisant tout le trajet de Plélo à Paris en diligence pour demander audience au ministre des Affaires étrangères, le Duc d'Aiguillon, ou à son secrétaire. En fin de compte, elle va, malgré sa démarche auprès du ministre (mais a-t-elle été reçue?), devoir quitter le moulin Bachelet et renoncer au fief des côtes de Pordic. On imagine sa déconvenue. Parfois, les aïeux forcent l'admiration!

**GÉNÉALOGIE.** *Science ayant pour objet le dénombrement des ancêtres d'un individu.* Je m'inscris en faux contre cette définition qui me paraît réductrice et a beaucoup nui aux chercheurs amateurs. Dénombrement me paraît un terme méprisant. Certes, j'ai détecté près de six mille individus, ancêtres, collatéraux ou apparentés, mais est-ce là l'important? J'espère que ce micro-dico rendra compte de l'intérêt de cette passion.



Les historiens, en 1970, avaient encore très peu fouillé l'histoire du peuple et ce sont les généalogistes amateurs qui les ont poussés à le faire. Cette science en implique d'autres, histoire, géographie, droit, onomastique...

Et puis ne rêveriez-vous pas de voir apparaître parmi tous ces obscurs des Amourette? Il s'y niche aussi de la poésie...



Marie, Edmond, Victor  
et leurs parents

**HOMICIDE.** *Fait de donner la mort à un être humain.* Qui était Marie Delaporte? Ce qui se disait d'elle dans ma famille me glaçait d'horreur. Elle aurait été assassinée par son mari jaloux. Maman (née en 1911) avait alors huit ou neuf ans. Un enfant ne retient que les faits importants qui l'ont marqué et non les détails connexes, si toutefois ceux-ci sont évoqués devant lui. Il en fut ainsi pour ma mère et pour moi. Elle oublia. J'oubliai.

Alexandre Laurent, démobilisé le 19.01.1919, tua sa femme Marie le

20.2.1920 et se suicida. Peut-être dirait-on aujourd'hui féminicide? Certes, mais sans aucun doute aussi dommage collatéral de la dite Grande Guerre qui n'eut de grand que le nombre des morts qu'elle avait causées. Mon grand-père maternel Edmond avait donc perdu son frère Victor dans une ambulance qui l'éloignait des tranchées et sa sœur Marie sous les coups de son beau-frère. Il n'avait plus de famille que celle qu'il avait fondée. Je disposais d'une photo de Victor au milieu de ses camarades de combat. Un mien cousin m'en fournit une de mes arrière-grands-parents Delaporte entourés de leurs enfants. Marie devait avoir dix ans. Tout ce que je sais d'eux, ce qui fait qu'au moins une personne pense encore à eux, me vient de mes recherches.

### LAMOTHE (DE), LAMOTTE.



Les de Lamothe, protestants exilés de l'Aube en principauté de Sedan, furent maîtres de forges à Givonne, profession ouverte à la noblesse, puis faiseurs et marchands de faux jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Très tôt, ils s'étaient convertis, peut-être à la suite du roi Henri IV, et avaient renoncé à la particule.

La dernière de la lignée fut Renée Lamotte alias Mammy, ma grand-mère maternelle, née à Sedan, Ardennaise pure souche. Nous avons vécu côte à côte pendant vingt-trois ans. Elle, athée, me disait "Ne te regarde pas dans la glace, tu vas voir le diable!", subsistance d'une foi protestante austère? Oh! Ses "galettes" au sucre, j'en rêve encore!



**LIVRET MATRICULE, LIVRET MILITAIRE.** Document d'administration militaire sur lequel sont inscrits la situation et les états de service d'un militaire, qui suit l'intéressé par la voie officielle, sans lui être jamais remis. 2. Extrait du livret matricule remis à chaque militaire lors de son service. Mon grand-père paternel est mort le 26.8.1914 "au champ d'honneur". Il était boucher. Sur son livret matricule est inscrit "sait tuer". J'en ai des frissons dans le dos.

L'Armée en 1898 considérait-elle les humains comme du bétail?

**MAIRIE.** Ma gratitude émue à la secrétaire de mairie du village de La Méaugon (22) qui, en 1970, faisait pratiquement des recherches pour moi et m'envoyait des petits bouts de papier mal découpés avec les textes des actes tapés à la machine. À la mairie de Plérin (22), j'avais libre accès à l'armoire où étaient rangés les registres que ma visite contribuait à dépoussiérer. J'étais installée dans la salle du Conseil municipal. On tira une cloison coulissante et je pus entendre une réunion qui portait sur un sujet sportif. Ils auraient pu révéler des secrets, ceux-ci m'auraient échappé, je remontais les jours, les semaines, les mois, les années, les siècles sans faillir ni défaillir.



**NOBLE.** Qui appartient, par naissance ou par anoblissement, à une classe sociale exerçant à l'origine le métier des armes ou, plus tardivement, certaines charges, et en jouissant, en contrepartie, de certains privilèges. Très vite, je dégotai parmi mes ancêtres bretons des nobles



"aux bottes crottées". C'est ainsi que je les qualifiais, constatant combien étaient maigres leurs possessions et humbles leurs alliances juste avant la Révolution. Dans la branche sarthoise et paternelle, leur apparition se fit attendre longtemps. Ils étaient maîtres-verriers au même endroit mais un peu avant ceux que Daphné du Maurier évoque dans son roman "Les souffleurs de verre". Au Moyen Âge, un noble pouvait exercer le métier de verrier sans déroger.

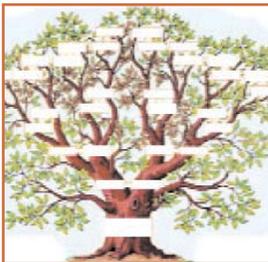
À chaque fois, je jubilais. Non pas pour le titre, bien sûr, mais pour la quasi-certitude que j'allais pouvoir remonter beaucoup plus loin que le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Une plongée dans l'histoire lointaine, quel bonheur. J'avais oublié depuis longtemps qu'il s'agissait de ma "famille". Ainsi, je descends de mon aïeul Charlemagne, mais vous aussi, rassurez-vous. Il eut dix-huit enfants connus, imaginez combien ils en ont engendré en 52 générations, jusqu'à mes petites-filles! "Sacré Charlemagne"!

**TERRAIN.** J'ai aussi fait des visites de "terrain", me rendant sur les lieux où ont vécu toutes ces personnes dont je déterrais des bribes d'histoire, et en particulier dans le pittoresque village de La Méaugon où ma mère avait passé des vacances, enfant, en compagnie de cousins.

En entrant sous le porche de l'église les yeux baissés, je suis restée en arrêt puis j'ai photographié... une pierre tombale avec pour texte M. A. ROUXEL/V. DE G. LE ROY/AGEE DE 67 AN. À noter que le L de Rouxel et AN de la 3<sup>e</sup> ligne sont gravés moins profond en bord de dalle et donc ont été rajoutés au moment de la pose au sol du porche. Ceci laisse à penser qu'il s'agit d'une pierre du cimetière alors adjacent qui a été utilisée, mais partiellement cassée. Était-ce celle de Marie-Anne Rouxel, décédée le 7 mars 1826 et veuve de Guillaume Le Roy, ancienne meunière au moulin de la Salle ? Je suis retournée illico presto à l'hôtel, tout excitée, pour vérifier. Gagné!



**TROUVAILLE.** Fait de trouver avec bonheur, d'une manière fortuite ou non, et la chose trouvée. À Orléans, où je vis depuis 1997 après avoir quitté la région parisienne, se tient tous les samedis matin sur le Mail un marché aux puces, au bout de la rue où était sise ma maison d'alors. Je m'arrête près d'un stand et que vois-je, des "vieux papiers".



Farfouiller a toujours fait mon bonheur. Au bout d'un quart d'heure, mes yeux se portent sur des noms qui me parlent. J'ai déjà six mille personnes sur mon logiciel de généalogie, j'en ai mémorisé disons le tiers. Et mon intuition se confirme, il s'agit bien de la trouvaille fortuite d'un acte passé devant notaire par un couple de mes ancêtres au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Bingo!

# n°46 - VINGT ANS

## Sommaire

<b>ISABEL ASUNSOLO</b> MON FÉLIX	8
<b>JACQUELINE PAUT</b> UN FILM EST PASSÉ	10
<b>MICHEL LALET</b> VINGT ANS, L'ÂGE DE L'ÉCOLOGIE RADICALE	11
<b>DOMI L.</b> SCÈNE DE LA VRAIE VIE	17
<b>DAVID BOWGOSSE</b> J'Y AVAIS PAS PENSÉ...	18
<b>GÉDÉON POILDECUTEUR</b> VAINS TAONS	22
<b>MARC FRÉTOY</b> BISTROTS, TROQUETS ET RADES	26
<b>FRANÇOISE DANIEL</b> TEMPS SUSPENDU	29
<b>RÉGINE PAQUET</b> CELUI QUI SORT CELLE QUI ENTRE	31
<b>YSSÉ COTINE</b> LES FLEURS ARTIFICIELLES	35
<b>SYLVIE VAN PRAËT</b> MADELEINE	37
<b>PHILIPPE BLONDEAU</b> L'ÉTÉ FERRÉ (UNE ESQUISSE)	40

## MON FÉLIX



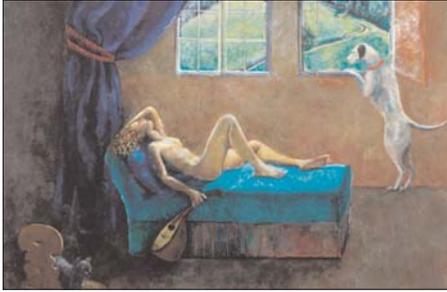
LES CLOCHES SONNENT L'ANGÉLUS. J'entends le bruit mouillé des voitures. Un jour va falloir régler la circulation, ça commence à faire, tout ce monde dans les rues... Et les chevaux s'emballent, même avec des œillères... Les épouses... Elles en ont, elles, ma parole, des œillères! Sa femme, elle ne lui donnait pas ça à mon Félix, dame!... Les épouses ça n'tient pas la route, ça n'aime pas la chose... Juste être bien mises, parader et faire gras tous les jours, et des toilettes, des chapeaux, et dormir tard... Mais s'y mettre, s'y mettre vraiment, ça... une fois par mois même pas! Il faut bien avoir des enfants, c'est l'curé qui l'a dit. Un marmot par an. Alors elles sont bien contentes qu'une autre les déleste!... C'est plus commode, de pas s'fatiguer. Les marmots elles les donnent à une autre, rends-toi compte. Comme les maris, elles les passent à une autre, qu'elles s'en occupent, des fois que ça les abîmerait... Font semblant de pas savoir... Tu parles... Faut voir les têtes qu'elles font après, comme si elles découvraient... Et dire qu'elles se croient bonnes parce qu'elles donnent aux œuvres! Mais elles ont de quoi, t'en fais pas pour elles!... Ça va pas au lavoir, ça connaît pas l'battoir, s'abîment pas les mains, s'abîment pas le teint...

J'entends la pluie. L'heure tourne. V'là les cloches de neuf heures. Le glas? Non, quand même pas si vite! Un cheval! Un cheval, des chevaux... Mon Félix, un tigre du Bengale. De plus en plus dangereux... Le voisin s'est fait renverser devant chez lui, le pauvre... Au moins mon ange ne connaîtra pas ça. N'aura pas été saboté. Il part entier! Portait bien son nom, mon Félix. Et j'y suis pour quelque chose, dame!... L'aurait dû surveiller son cœur. Et le gras, l'aimait trop la bonne chère, à table et pas seulement... Il aimait bien, ah ça oui, me pincer le gras des cuisses! C'est pas l'autre qu'il pinçait, y avait pas de quoi!... Les miennes sont bien pleines... Ah, t'en as de belles, Jeannette! Si Madame t'entendait... Grailler qu'il aimait, et bien sûr la gaudriole. Les bas sur les cuisses et les bottines plus bas. Je lui donnais... tout. Pile et face. De la belle ouvrage, aux petits oignons! S'endormait après, même qu'il ronflait, oubliait tout... Oui, tout ce qu'il voulait... L'était velu! Dame, il l'est encore... l'est pas encore froid... même que ça m'chatouille... Mais c'est pas en riant que tu vas te tirer d'affaire, ma fille... Mais qu'il est lourd, nom d'une pipe! Et là, encore plus raide. Comme le chat de la voisine que Marinette a rapporté l'autre jour, tout raide dans ses bras, elle pleurait la pauvrette... J'ai recueilli son dernier souffle mais moi, j'étouffe... Comment me dépêtrer... J'voudrais me laver au moins. Et s'il m'avait fait un gosse?

L'a encore ses chaussettes aux pieds, l'était frileux. L'est parti heureux... Au ciel? J'en sais rien, ma foi, même s'il était bon gars. L'Bon dieu il y croyait, alors... il verra bien sur place, hein... La tête de saint-Pierre quand il le verra arriver avec ses fixe-chaussettes et puis surtout... son outil au garde-à-vous... Jésus!... Bon, il était déjà bienvenu sur terre, tellement bien venu avec moi qui savait y faire. Il n'avait pas vingt ans mais z'en avait toujours envie avec moi! Et il *vint tant*, il *vint tant* que... le voilà raide jusqu'au jugement dernier! Et puis moi dans tout ça... c'que j'vais d'venir? J'irai chez ma tante à Aumale... Presserai les pommes pour le cid'... Me ferai engager comme repasseuse... Suis pas paresseuse... J'suis courageuse... Mettrai d'côté... Mais si j'ai un petit?... V'là qu'on frappe!



*UN FILM EST PASSÉ*



Balthus (1908-2001)

VINGT ANS, le temps d'un monde où  
tout peut s'espérer ;  
les amis ont pour vous le ciel entre les  
mains,  
la musique est bien là pour vous faire  
admirer  
la jeunesse brillant dans les yeux des  
copains.

Si peu d'années pourtant, et devant soi la vie,  
la seconde paraît toute une éternité ;  
dans son cœur on recherche un chemin où l'envie  
de vaincre n'a d'égal que l'ambition d'aimer.

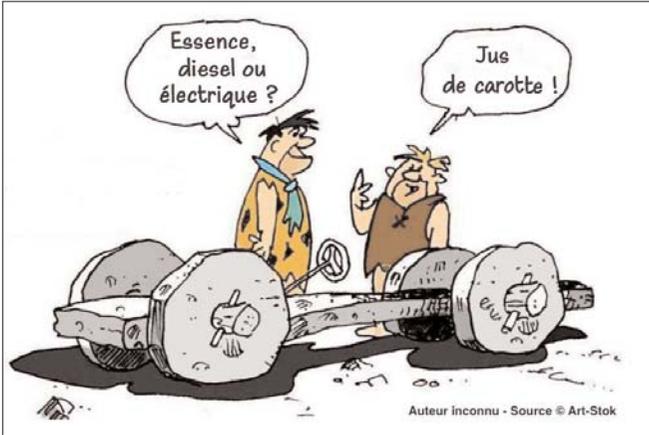
Ici, pour les rêveurs, des notes de piano  
embelliront leurs nuits dans des pubs de banlieue ;  
là, pour le réaliste, un travail en écho  
à des aspirations de voyage en mer bleue.

Un je t'aime pressant à la fille novice  
vient lui caresser l'âme en habillant l'instant  
de ces mots dont le goût est de l'amour complice ;  
on se croit éternel quand on est convaincant.

Vingt ans, c'est le bel âge, et quand on devient vieux,  
superbe est la mémoire où notre souvenance  
est un roman troublant qu'on feuillette, curieux  
d'imaginer le film sans farder l'existence.



VINGT ANS, L'ÂGE DE L'ÉCOLOGIE RADICALE



LE JEUNE NICOLAS BIZONCOUR ÉTAIT ASSIS DANS LA BERLINE surpuissante de son patron. Cet idiot prétentieux cherchait à l'impressionner en roulant comme un dingue sur les petites routes de campagne des environs de Périgueux. Nicolas tenta de lui faire comprendre qu'il fallait ralentir mais le type ne tenait aucun compte des alarmes de son passager. Le malaise de Nicolas allait en grandissant et de manière très délibérée, il lâcha la phrase de son enfance qui lui revint d'un coup et qu'il retenait depuis un bon moment : « Je voudrais bien que ce truc n'ait jamais été inventé ! »

Sitôt dit, sitôt fait ! Ils se retrouvèrent tous les deux en train de marcher sur un chemin cabossé qui n'avait jamais connu le passage de la moindre automobile, se demandant ce qu'ils faisaient là et surtout, comment ils y étaient arrivés.

Son patron était certainement un crétin dangereux au volant d'une voiture mais il n'était pas pour autant un imbécile dénué de sens de l'observation ni de facultés de raisonnement :

- Vous avez dit quoi, Bizoncour ? Vous avez dit quelque chose il y a deux secondes. Vous vous souvenez ?

- Je ne vois pas, répondit Nicolas, quelque peu embarrassé.

- Mais si. Vous avez parlé d'un truc qu'il aurait fallu ne jamais inventer ! De quoi vouliez-vous parler ? Qu'est-ce qu'il aurait fallu ne pas inventer d'après vous ?

- Désolé. Pas idée... bredouilla Nicolas.

- Merde, en tout cas on n'est pas arrivé ! Et c'est que j'ai mal aux pieds moi !

Ils avançaient difficilement sur le chemin caillouteux et à plusieurs reprises, son patron revint avec sa question : « Mais c'était quoi, le truc qu'il ne fallait pas inventer ? Ne me dites pas non plus qu'on est venu à pied dans ce désert ! Y a un truc

qui cloche, j'en suis presque sûr!»

- Je crois que j'avais la frousse de quelque chose. Il me semble bien que j'ai dit que j'aurais préféré que ce quelque chose qui me flanquait la trouille n'ait jamais été inventé. Je crois bien que c'est ça que j'ai dit. Mais maintenant je ne vois pas de quoi je pouvais parler.

- Ouais! Et on est encore loin de Périgueux d'après vous?

- Pas idée. Deux jours de marche peut-être...

- Flûte! Ce serait pas mal d'avoir un moyen de transport qui nous éviterait ces caillasses qui me détruisent les pieds, rétorqua son patron, tout en exigeant une pause.

Ils s'assirent sur un tronc d'arbre et le patron sortit un paquet de cigarettes de sa poche: «Vous en voulez une, Bizoncour?» Au moment où son patron s'appêtait à actionner le briquet, Nicolas voulut vérifier si les effets de sa fameuse phrase marchaient vraiment toujours. Il pensa fortement au briquet jetable que son boss tenait en main et il articula la phrase.

Le patron gardait la main tendue vers lui. Une main vide. Et il demanda:

- Vous avez des allumettes, Bizoncour? J'ai l'impression que je n'ai pas de feu sur moi...

Aucun doute possible: ça marchait encore! Il gardait le souvenir confus d'un dispositif que son patron avait eu en main quelques instants plus tôt et qu'à l'évidence il avait fait disparaître. Ce truc permettait d'allumer une cigarette, c'était certain. Mais c'était quoi exactement? Cet objet avait existé. Il lui avait suffi de souhaiter qu'il n'existât point pour que l'objet disparaisse! Il avait même tellement disparu qu'il ne parvenait pas à se représenter son apparence et moins encore son fonctionnement.

- Je l'ai dit et ça a disparu!, avoua-t-il.

-Vous avez en effet dit la même chose que tout à l'heure, mais de quoi vouliez-vous parler qui aurait disparu?

- J'ai dit que j'aurais voulu qu'un objet permettant d'allumer votre cigarette n'ait jamais été inventé... et j'ai bien l'impression de l'avoir fait disparaître.

- Complètement idiot, Bizoncour.

- Peut-être pas, dit Nicolas. Faut qu'on réessaye.

- Je ne sais pas de quoi vous parlez, Bizoncour. Mais j'aimerais bien trouver des allumettes...

- Je n'en ai pas, désolé. Je ne fume pas, répondit Nicolas.

- Et puis, dites, vous ne trouvez pas curieux qu'on soit sur un chemin empierré? J'ai l'impression qu'il devrait y avoir autre chose ici. Un revêtement un peu plus lisse... Non?

- Je ne vois pas, non...

- Moi non plus à dire vrai. C'était juste une idée comme ça...

- Bon, je dois quand même tester quelque chose, reprit Nicolas en se remettant en marche. Il faut que je trouve un truc, un petit bidule sans importance. Faut que je refasse un essai...

Ils arrivèrent à un village qui lui évoqua des reportages qu'il avait vus sur les Amish aux États-Unis. Un mélange de rusticité assumée et de modernité, avec les hommes allant au pas de leurs chevaux, tenant d'une main la bride de l'animal et de l'autre un téléphone portable dans lequel ils s'égosillaient. Nicolas hésita un instant. S'il tentait l'expérience sur le téléphone, il prenait le risque pour lui-même et pour son patron de ne plus pouvoir joindre personne. Pour le cas où évidemment cette absurdité de disparition se reproduirait. Nicolas laissa donc l'homme glapir dans son téléphone et ils continuèrent de marcher dans la rue principale. Son regard fut attiré par un groupe d'enfants. L'un d'eux jouait au diabolo, un ustensile qu'il faisait tourner sur lui-même en l'actionnant au moyen d'une corde attachée à deux baguettes. Toutes les quinze secondes, l'enfant lançait l'objet en l'air et le rattrapait adroitement sur son fil tendu devant lui. «Pas grave si ce truc inutile disparaît» se dit Nicolas. Il concentra son attention sur le jouet de l'enfant et prononça la phrase: «Je voudrais bien que ce truc n'ait jamais été inventé!»

L'enfant resta un instant comme suspendu dans son geste, les deux bras écartés. Puis il approcha l'une de ses mains de ses yeux, le regard tourné vers le ciel cherchant à distinguer une chose qu'il ne voyait pas.

Vrai. Nicolas n'avait plus fait ça depuis qu'il était gosse. Et ça marchait toujours aussi bien !

Cinquante hommes avancent vers la petite maison de Nicolas Bizoncour, bien décidés à maîtriser son occupant. Ils rampent dans les herbes hautes, massue à la main, en coordonnant leur mouvement par de brefs gestes du bras et ils communiquent par des grognements et avec des sifflements modulés selon le code qu'ils ont longuement travaillé à l'entraînement. Pour tout vêtement, ils portent un pagne de tissu grossier et tous ressentent le désagrément de cette reptation dans l'herbe mouillée par la rosée glaciale du matin. Quelques-uns de ceux qui ont participé à la précédente tentative de se saisir du forcené en gardent un souvenir cuisant. Cette opération avait tourné à la déconvenue après que ce Bizoncour eut lancé sur eux une de ses fameuses malédictions. Le résultat fut qu'ils s'étaient retrouvés empêtrés dans leurs vêtements quand les fermetures éclair, les boutons, les lacets et les ceinturons avaient disparu d'un coup, comme par magie. Comment courir après un forcené avec une culotte qui vous dégringole sur les chevilles? Et comment se battre quand votre épée ne tient plus à sa place et finit par disparaître d'un coup? Les chefs les ont donc envoyés aujourd'hui dans le plus simple appareil et avec des moyens aussi rudimentaires que possible, tablant sur le fait qu'ainsi rien de *bizarre* ne pourrait arriver.

Durant son enfance, Nicolas avait fait disparaître pas mal de petites trouvailles sans grande importance majeure. Ainsi, à l'aube de ses huit ans, fit-il une chute sévère à

bicyclette. Sans qu'il ait compris pourquoi, la roue avant de sa vieille Chouette-Bécane-Bleue se bloqua d'un coup. Nicolas effectua une gracieuse volte par-dessus le guidon de Chouette-Bécane-Bleue qu'il termina en se râpant les genoux, les coudes, une partie du menton et la main gauche sur les graviers de la route. La surprise d'abord et la douleur ensuite lui firent prononcer ces mots de dépit : « Je voudrais bien que ce truc n'ait jamais été inventé ! » Au même instant - mais franchement, qui aurait à cœur d'incriminer ce pauvre Nicolas qui saignait et avait un mal de chien ? - une foule grouillante se mit à trotter à pied dans les rues de Pékin et de Shanghai tandis que des Hollandais grands et blonds s'agglutinèrent dans des tramways, des bus et se mirent à marcher d'un pas alerte sur les trottoirs.

On peut affirmer que les circonstances dans lesquelles Nicolas en vint à désinventer ceci ou cela durant son enfance furent pour l'essentiel liées à des frustrations, à des épisodes de colère ou de douleurs enfantines. Tout cela était fortuit. Absolument pas prémédité. Et puis, affirmons-le, il n'en avait jamais abusé.....

Les hommes en pagne progressent de manière satisfaisante et tiennent en étau la petite bicoque de Nicolas Bizoncour, sans qu'aucun maléfice apparent ne ralentisse leur reptation. Ils sont confiants, car ils ne pensent pas que ce Bizoncour puisse avoir la moindre influence sur les gourdins de bois ni sur les pagnes dont ils sont vêtus. D'ailleurs le chef les a prévenus : « Si ce type désinvente le pagne, vous continuez à poil ! Et vous me le chopez ! Exécution ! » Ils sont armés de gourdins, estimant que Bizoncour ne pourra avoir aucune influence sur un truc aussi rustique qui existe depuis des centaines de milliers d'années. Ils ont une mission et une seule : se saisir de l'individu et le conduire sur la place publique où il sera jugé... Et si possible qu'on le pende, nom de Dieu !

Le point de bascule intervint le jour précis de ses vingt ans. Peu de temps après qu'il eut fait disparaître l'automobile de son patron et du même coup, toutes les automobiles. Ce jour fut celui où son patron, qui commençait à le juger incontrôlable, le flanqua à la porte sans ménagement. Nicolas en ressentit une grande frustration. Il désinventa à tour de bras : plus de téléphone, plus de pointeuse dans l'usine, plus de distributeur de fourrage pour les chevaux, plus de super verres correcteurs pour les lunettes de son patron (qui dut se résoudre à revenir à des culs-de-bouteille insérés sur des montures énormes et laides à souhait), plus de calculatrices mécaniques, plus de machine à café à vapeur dans les couloirs poussiéreux. Et puis, de manière plutôt mesquine, il s'attaqua à l'épouse de ce type en faisant disparaître ses soutien-gorge rembourrés au silicone, l'appareil de massage plantaire de la marque Ataraxie, la super crème de jour Sic Transit Gloria Mundi, le stylo chargeur connectable en forme de poire et le chauffe-tasse en vinyle qui faisait le succès des réunions Tupperware qu'elle organisait chaque jeudi après-midi à son domicile.

Face à ce qu'il analysa comme une crise de fureur, le patron de Nicolas alerta les autorités. Il se retrouva à passer de très longues heures à tenter d'expliquer l'inexpliquable : « des choses qu'on ne connaît pas avaient existé, puis avaient disparu de nos mémoires et c'était un dénommé Nicolas Bizoncour qui en était le responsable... »

Les autorités pensèrent tout d'abord qu'il se fichait d'eux ou bien qu'il était profondément ébouriffé du cervelet et il échappa de peu à l'internement forcé. Il fallut, comme on peut s'en douter, pas mal de temps avant qu'on ne se rendit compte que l'homme disait vrai. Nicolas Bizoncour était tout bonnement « l'ennemi du genre humain ». C'est par ce nom grotesque que la presse l'avait peu après désigné à la vindicte des foules.

Nicolas voit par une fente entre deux rondins de bois de sa cabane les hommes à demi nus qui se déploient à l'orée de la clairière. Ils semblent croire qu'ils avancent en silence, mais Nicolas entend les grognements que ces brutes ne peuvent pas réfréner.

- Pour le coup, ils sont moins effrayants comme ça que s'ils avançaient en silence, se dit Nicolas en riant dans sa barbe.

La traque avait connu son apogée quelques années plus tôt et Nicolas avait dû se résoudre à faire disparaître la plupart des moyens technologiques que les autorités utilisaient contre lui. Depuis, l'intensité de leur action avait faibli. Ils continuaient de le traquer mais il percevait leur démarche comme un processus quasi automatique dans lequel il n'y avait plus guère de finalité claire ni rien de réellement organisé. Ne restait que le vieux mot d'ordre : « Capturer l'ennemi du genre humain ! » Même sans vision limpide, le slogan produisait encore des effets sur quelques groupes d'excités et quelques vieilles officines d'État. Nicolas n'était finalement jamais tout à fait tranquille.

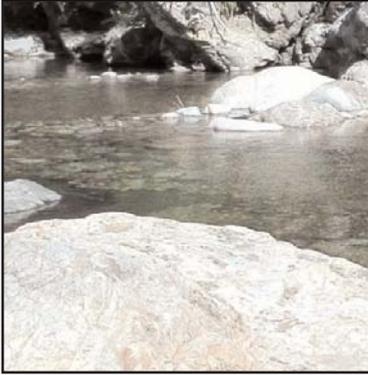
Au début de la traque ils avaient déployé des hélicoptères, des avions, des tanks et dieu sait quoi encore pour essayer de le coincer. Nicolas Bizoncour avait bien été forcé de se défendre. Il avait, à cette occasion, supprimé toute référence à l'utilisation des ondes hertziennes, à l'électricité sous toutes ses formes, aux armes à balles, à poudre et bientôt à flèches en n'oubliant pas les bombes, grenades et autres saletés avec lesquelles ils le menaçaient. Il se sentait d'ailleurs assez content d'avoir éradiqué les menaces que faisait peser sur tous l'usage immodeste de l'atome, que ce soit dans les armements ou dans ses autres utilisations tout aussi inquiétantes. Il n'allait tout de même pas se laisser tailler en pièces par ces individus malveillants ! Si bien que d'attaque en riposte et depuis trois ans que durait ce petit jeu, l'humanité se réinstallait douillettement à l'âge de pierre. Certes, il y avait encore quelques groupes de chasseurs, obnubilés par la traque. Mais il en viendrait sans doute à bout sans trop de peine. Il lui suffisait d'ajuster ses ripostes à chacune de leurs attaques, ce qui jusque-là s'était révélé assez amusant... Il songea que leur idée du jour, de venir sans vêtement et avec des armes rudimentaires, était plutôt astucieuse. Il n'y avait pas

grand-chose à désinventer là-dedans. «Peut-être pas si difficile que ça finalement, pensa Nicolas en regardant les types avancer vers lui. Je vais trouver une idée...» Malheureusement, les cinquante guerriers hirsutes qui rampaient dans le sous-bois ne lui laissèrent pas le temps de réfléchir. Ils se relevèrent d'un coup et se mirent à courir vers lui en hurlant, forçant Nicolas Bizoncour à commettre l'irréparable. Il se redressa face à eux et dit d'une voix forte: «Je voudrais bien que ces gens n'aient jamais été inventés!»

*Novembre 2017/Octobre 2021*



SCÈNE DE LA VRAIE VIE



C'EST UN LIEU RETIRÉ ET CHARMANT au bord de la rivière Ardèche: dalles rocheuses ombragées tout confort pour la lecture, trou d'eau propice à la baignade. Je viens souvent y rêver.

Mais qui vois-je arriver aujourd'hui balançant les hanches et les couettes? Lolotte et Zézette, chaussées de sandales mode à semelles compensées, petite fleur en plastique sur l'orteil. Hou la la, ça glisse! Elles sont vêtues de shorts confetti et de T-shirts réduits à l'essentiel. Le nombril à l'air, faut ça. Pour enfileur leur deux-pièces sexy, elles s'emballent dans une grande serviette de chez Tati et se tortillent en pouffant, pudiques et provocantes. Après la mue, elles apparaissent dans un assemblage de mini-triangles reliés par des ficelles. Ça tient, mais pas trop.

Elles s'enduisent de crème Nobrûle de Garnier, vue à la télé. Leurs cuisses minces couleur caramel feraient fantasmer n'importe qui. À plat ventre, posées sur leurs coudes, elles tchatchent et gloussent. J'écoute en douce. Elles ont l'accent du Midi, ça chante et c'est drôle. Elles sont attendrissantes, délicieuses, un brin exaspérantes.

Puis elles vont à la rivière en chouinant que «putain ça fait ièche ces cailloux!» Comme elles ne savent pas nager, elles s'éclaboussent, telles des gosses dans la baignoire, en poussant des petits cris de pépettes. La récré terminée, elles retournent bronzer sur leur serviette, pile, face, côté, bien concentrées sur le boulot. Faut plaire, c'est ça l'Évangile.

Il me vient l'idée cruelle qu'on les retrouvera dans quelques années, empâtées et lasses, en couple avec un petit con hâbleur occupé le week-end par ses entraînements de foot et peu attentif aux enfants qu'il aura faits.

Non?



LE COUP DU SIÈCLE



« L'aventure n'existe pas.  
Elle est dans l'esprit de  
celui qui la poursuit... »

Pierre Mac Orlan

POUR M'Y RENDRE DIRECTEMENT, J'AI PRIS LE MÉTRO en descendant du train. En général, je suis ponctuel, même quand le rendez-vous n'a pas été fixé trente-cinq ans à l'avance. Comme le jour est arrivé, c'est un peu étrange que tout semble pareil à d'habitude. Enfin, pareil à tous les ans à cette époque de l'année... En sortant du métro, j'aperçois la haute silhouette dominant le décor pâle de l'avenue, des quais, et aussi l'esplanade et les jardins. Une fois passé le fameux pont, il y a foule de badauds. Je me faufile jusqu'à la première pile, au pied de laquelle je consulte ma montre. Autour de moi, une marée de physionomies que je dévisage avidement. C'est largement l'heure. Je ne reconnais personne d'autre. Comme d'habitude, ils sont en retard. Pourquoi est-ce que je m'étonnerais? Aujourd'hui, on n'est plus à une demi-heure près... Quand même, on pourrait y passer l'année et j'aimerais autant pas. Quelle ruée! J'ai beau me crever les yeux, aucune figure connue! Je ne dois pas être le seul dans mon cas: un type à bacchantes vient de passer à côté de moi en me radiographiant du regard, puis en s'éloignant comme à regret. Ce serait le comble que toute cette foule se presse ici pour des raisons semblables aux miennes. Où planquent-ils alors leur pétillant, ceux-là qui n'en ont pas - comme moi - dans le sac à dos, enveloppé de papier-journal? Au cas où... L'idée me distrait un instant: je dois avoir l'air fin repérable à me geler ici avec ce sourire idiot!

« Ça fait longtemps que t'es là? » Jean-Claude dit Claudius s'est approché de moi et consulte sceptiquement sa montre. « T'as pas changé, comme si t'attendais depuis qu'on avait convenu de ce rendez-vous! » L'humour de Claudius non plus n'a pas changé; il a seulement pris quelques rides, comme son visage. Sa corpulence fait toujours deux fois la mienne. J'ai un regard respectueux pour cet aîné qui a fait le voyage depuis Toulouse. Estime méritée pour ce camarade plein de ressources qui dégaine un téléphone portable: « Allo... allo, Jojo... Ah, bon tu nous attends aussi? »

Vous n'attendez que nous au pilier Ouest ! On arrive ! »

Je m'étonne : « Je croyais que c'était au Nord ! » Claudius rigole : « Ils sont encore à l'Ouest, comme d'habitude ! »

Au pilier Ouest, la petite bande se congratule : Jacquot dit l'intello, un peu voûté, Paulo dit le Grec à cause de son nez aquilin et de son physique avantage, Gérard, le gars qui était venu précédemment me dévisager et qui n'a compris que la moitié du message d'invitation puisqu'il est venu avec sa compagne, Tania, une rousse qui m'avait tapé dans l'œil trente ans auparavant et reste toujours avenante ; et puis Jojo dit Fusil, un peu dégarni, qui conserve son apparence de vieil imprimeur anarchiste et fait les présentations encore nécessaires.

Par contre, le Boss dont on n'a plus vraiment de nouvelles suivies manque à l'appel. C'est quand même l'exaltation des retrouvailles : on ne s'est pas manqués, vraiment l'idée valait le coup ! Mais bon, faudrait qu'on s'organise : à cette époque de l'année, la nuit tombe tôt. Sur le chemin d'une autre ligne de métro, qui nous rapprochera de l'ancienne gare où – près de trois décades auparavant – on débarquait de notre banlieue, les phares éblouissants des automobiles, les wagons illuminés du métro aérien, les devantures aguichantes des cinémas en témoignent éloquemment. Là-bas, on retrouvera nos marques, au petit bonheur la chance conformément à nos habitudes d'antan. Avant d'emprunter l'escalier, j'ai le vieux réflexe de jeter un coup d'œil sur nos arrières. Comme un signal complice, le halo de la lanterne de la Dame de fer perce la nuit luminescente. Dans le wagon, je retrouve la sensation grégaire si rassurante de la présence de la bande. Pas question de parler : trop de monde et trop de bruit.

Y a foule ce soir, et pas que sur les boulevards ! Tout le monde paraît s'être donné rendez-vous à la Gare, mais sans intention de prendre un train. Le cinéma ou le restaurant, ça oui... C'est partout occupé ou réservé. Mais comment aurait-on pu prévoir si longtemps à l'avance ? Quoi ? La bande reconstituée, avec six moustachus et une dame, se faire jeter de partout ! Par ce froid ! Il aurait fait beau voir ça dans le temps !

- On va pas passer la soirée à se geler sur le trottoir surtout avec tout ce qu'on a à se dire !

Je marche dépité et transi à côté de Jojo, qui représente l'autorité en l'absence du Boss : le dernier à avoir assuré une liaison avec lui...

- On dégote une table au chaud et on étudie la carte qu'il m'a envoyé pour l'événement de ce soir, rétorque sobrement Fusil qui m'indique d'un index pointé les quinquets clignotants d'une taverne dans une petite rue adjacente, à des kilomètres de la station où on est sortis du métro.

Enfin déployés sur les deux banquettes de moleskine de part et d'autre de la table, on se réchauffe d'un alcool mérité en attendant que la commande soit passée, et qu'on puisse enfin consulter la carte du Boss annoncée par Jojo.

Jacquot l'intello paraît émerger d'un processus de décongélation et laisse échapper un : « Je pensais pas qu'on mettrait un jour le projet à exécution... »

- C'est parti ! assure laconiquement le père grec qui a posé son borsalino et arbore, sous sa naissante calvitie, la physionomie flatteuse du triplé de Maxime Le Forestier et de Georges Moustaki.

Les pieds glacés, le ventre vide, je laisse éclater ma mauvaise humeur : « Dis donc, il attige le Boss, d'envoyer seulement la carte quand nous on se déplace en prenant tous les risques... » Claudius s'est payé plus de six heures de voyage justement un soir où il était d'astreinte pour son entreprise. Pour ma part, j'ai risqué une première fois la panne à l'aller sur une ligne de la Gare du Nord. Aussi est-ce Claudius qui renchérit sur le mode humoristique : « Ne t'inquiète pas on choisit les meilleures spécialités du chef et on envoie l'addition au Boss. » Jojo lui-même participe bruyamment au vote unanime par rugissement d'approbation.

Le moral revient dans ce coin de taverne alsacienne, face à un grand miroir qui nous donne le sentiment prodigieux d'être deux fois plus nombreux encore !

Trop rien à dire sur la choucroute et sur le pinot gris qui raniment les vieux souvenirs et la verve d'antan. Depuis quand déjà ? Vingt ans tout juste, mon poteau... Ça date de la naissance de la première pisseuse de Paulo et Marty. Une autre soirée d'hiver dans cette ancienne ferme de Picardie où ils logeaient à l'époque ! Pourtant, le vin aidant, on reste sous l'impression de s'être quittés ce matin-même ! Au fait, et la carte du Boss, Jojo ? « Plus tard, quand la table sera débarrassée », temporise Fusil.

Au dessert, l'entrée de la taverne s'ouvre bruyamment sur une surprise ! Et les consignes entre mecs rappelées par Jojo dans son invitation alors ? Radieuses, Jacky et sa copine Marty se dirigent vers notre table ! Claudius et moi échangeons un regard plein d'incompréhension. Je ne parle pas pour Jacquot resté officiellement célibataire, mais nous deux, on avait pris soin de laisser nos légitimes en province avec les trésors de diplomatie nécessaires pour leur faire accepter notre absence justement ce soir ! Tout fout le camp y compris le respect des principes ! En plus Jojo, qui se lève pour accueillir sa compagne et celle de Paulo, n'a pas encore exhibé la fameuse carte ! Quand même, le Boss n'a pas dû nous envoyer un plan du métro à exposer avec les menus devant le comptoir ! Comme une volée d'anges semble se manifester à l'arrivée des filles dans l'environnement, Marty prend soin d'expliquer que le Grec lui avait signalé notre halte à la Taverne, et qu'elles avaient pris toutes deux l'initiative de venir faire la fête avec nous pour finir la soirée en beauté.

Le patron qui apporte les cafés et le schnaps les en félicite, car son modeste établissement ferme dans une demi-heure vu l'importance de cette soirée pour le personnel.

- Quand est-ce qu'on se revoit, encore dans vingt ans ? énonce Claudius un peu dégrisé par l'information.

- Alors, faut le décider tout de suite ! dis-je, en voyant la mine déconfite de Jacquot qui semblait pourtant avoir lui aussi rajeuni de dix ans sur sa banquette.

Encore sous l'exaltation du moment, Gérard qui a beaucoup voyagé mais manque souvent de réalisme, propose New York, au pied des tours jumelles. New York dans vingt ans, ça fait doublement loin ! La proposition tombe à plat au milieu des adieux.

Discrètement, Jojo – qui a pressenti ma question – me glisse en même temps qu'une enveloppe: «Tiens l'artiste, tu retaperas le message proprement et tu me l'enverras; je le communiquerai à tout le monde pour la prochaine rencontre.»

M'éloignant vers le boulevard, je regarde une dernière fois les silhouettes des copains s'estomper dans l'obscur éclat des lumières mourantes de la taverne. Il commence à bruiner, et je relève frileusement le col de mon pardessus, froissé par les bretelles de mon sac à dos. Une cinquantaine de mètres devant moi, Claudius est avalé par la bouche de métro.

Quand je sors de la station de métro, j'aperçois de la lumière dans la chambre d'étudiant louée par mon fils. Quand j'arrive, exténué, au bout des sept étages escarpés, il vient de rentrer et a posé au sol une flûte à champagne qu'il dit avoir trouvé en chemin. Après avoir échangé nos souvenirs de soirée en nettoyant deux verres à whisky, on se prépare pour ce qu'il reste de nuit. Je ne vais pas lui disputer son matelas monacal au relief tourmenté, et j'étales plusieurs couches de journaux sur la mince descente de lit prêtée. Cette rusticité me fait soudain évoquer le boss: «Le seul copain qui manquait à l'appel nous a fait parvenir une carte d'Orly où il a pris l'avion pour un séjour touristique au Népal!» Pas de manières, il faudra s'étendre posément pour prendre un peu de repos, au lieu de s'écrouler au sol brusquement de fatigue.

J'ajoute: «Tu te rends compte, quand on s'est donné le rendez-vous d'aujourd'hui, au pied de la Tour Eiffel, voilà trente-cinq ans, on hésitait entre Paris et la Lune. Aujourd'hui, New York, ça nous fait déjà un peu hésiter.» «L'âge assagit...» commente sobrement mon hôte, avant de concéder charitablement: «D'un autre côté, vous avez eu le temps de vous rendre compte qu'il n'y avait rien d'intéressant sur la lune...»

Par la fenêtre, j'aperçois une gerbe de lumières multicolores qui pétillent dans la nuit. Comme il est minuit et que la bouteille de champagne du sac à dos est toujours à portée de gosier, tous les deux – les yeux perdus dans les fleurs pyrotechniques – nous trinquons aux tout premiers instants du second millénaire.



## VAINS TAONS

"Il y a deux façons d'enculer les mouches :  
avec ou sans leur consentement."  
Boris Vian

LES TABANIDÉS SE RENCONTRENT DANS LE MONDE ENTIER à l'exception des régions arctiques. Ils sont représentés par quelque 3 500 espèces réparties en 120 genres, dont 200 espèces vivent en Europe, comme la "mouche piqueuse". De taille moyenne à grande (de 6 à 30 mm), ces insectes sont de couleur sombre, et leur vol très rapide (jusque 50 km/h) se produit dans une atmosphère chaude et humide. De ce qui précède, il découle l'absolue impossibilité d'un carottage dans les glaces du pôle pour remonter à leur première apparition sur la planète. Par contre, l'étude étymologique de leur désignation témoigne de l'intérêt porté à cette engeance ailée par la langue française, véritable hommage, des origines vernaculaires à la période classique, au bourdonnement du taon qu'on entend tant et tout le temps, même en broyant du tan :

**Prononc. et Orth. :** [tā].dep. 1718 taon V. *faon*. **Étymol. et Hist.** 1176-81 *toons* (Chrétien de Troyes, *Chevalier au Lion*, éd. M. Roques, 177) ; ca 1180 *taün* (Marie de France, *Fables, Del leün e del gupil*, v. 48, éd. A. Ewert et R. C. Johnston, p. 45) ; ca 1220 *tahons* (Constant du Hamel, *Fabliau*, éd. C. Rostaing, 446) ; 1701 *la premiere mouche qui le piquera sera un taon* "le moindre malheur qui lui arrivera, achèvera de le perdre" (Trév.). Du lat. tardif *tabonem*, acc. de *tabo*, *-onis* (att. ds l'*Egloga Nasonis*, Poet. Carol. I, 338, 21 d'apr. Ern.-Meillet), altér. par substitution de suff. du lat. class. *tabanus* "taon". Le type *tabo* est également représenté par le roum. *taun* et le port. *tavao* ; le type *tabanus*, lui, a donné l'a. prov. *tavan* et l'esp. *tabano* (v. Rayn., Cor. t. 4, p. 321).

La sagesse populaire elle-même ne nous a-t-elle pas légué cette profonde et sceptique interrogation sur une énigme de tous les taons ? - "Mais quelle mouche t'a donc piqué ?"

S'il est un poète dont l'œuvre est marquée par l'ombre noire de la mouche, c'est bien Rimbaud qui composa pour l'Album Zutique ce pastiche de sonnet consacré à la malédiction de Io :

*Io transformée en génisse par Zeus sous le regard d'Héra*



## Le sang des Tabanidæ

Voici la triste histoire d'Io aimée de Zeus,  
D'Io persécutée par la jalouse Héra,  
Et dont la tragédie jusqu'à nous fit le buzz  
Puisque son amant en génisse la changea.

Crains la mite au logis pour tes livres et habits ;  
Mais défie-toi surtout des Tabanidæ !  
Si le mâle jouisseur de nectar se nourrit,  
Le régime femelle est hématophagé...

Ainsi, la perfide Héra dépêcha un taon  
Femelle contre Io, pour lacérer ses flancs  
Et harceler sa fuite en Méditerranée.

Chez les dieux et les taons les femelles sont rosses  
Tant et taon qu'en Orient, Tabanidæ  
Peut percer le cuir épais d'un rhinocéros.

Typique de l'audace néologistique chez le *poète-voyant*, ce canular littéraire s'inscrit dans une déjà longue lignée artistique et morale.

Honoré de Balzac n'avait pas hésité à faire du parasite vrombissant le symbole-même de l'accapareur capitaliste, en nous étourdissant de métaphores et de figures analogiques :

- *P. anal. ou au fig., vieilli*

1. Ce qui pique, agace, énerve, contrarie. *Nous avons un taon sur le dos, dit Carlos. Je ne pars qu'après-demain* (Balzac, *Splend. et mis.*, 1844, p. 270).

2. Personne qui en tourmente une autre par ses assauts répétés, ses harcèlements. *Le lendemain matin (...), Théodose allait chez le banquier (...) faire encore une tentative pour se débarrasser de ce taon* (Balzac, *Pts bourg.*, 1850, p. 189).

Et encore :

**Taonner**, verbe trans., vieilli. **a)** [Le suj. désigne un insecte] Piquer et sucer le sang. P. métaph. *Cet insecte [le propriétaire] prend son plaisir à taonner les malheureux qui se sont inconsidérément exposés à sa continue piqûre* (*La Petite lune*, 1878-79, n°47, p. 3). *Part. passé. Piqué par un ou des taons. Adolphe, taonné jusqu'à se voir tatoué de piqûres, finit par faire ce qui se fait en bonne police, en gouvernement, en stratégie* (Balzac, *Ptes mis.*, 1846, p. 55). **b)** Au fig. Poursuivre inlassablement quelqu'un, le harceler. - *Cela va mal, s'écria Gadeschal, il n'a pas l'air d'un novice, le futur magistrat! - Nous le taonnerons, dit Oscar* (Balzac, *Début vie*, 1842, p. 448).

Trois siècles plus tôt, en pleine jeunesse du français florissant, François Rabelais (1494-1553) avait – dès le *Cinquième et Dernier Livre* – fait du taon le symbole du puissant qui agit à sa guise au mépris des lois: "Or çà, les lois sont comme toiles d'araignes; or çà, les simples moucherons et petits papillons y sont pris; or çà, les gros taons malfaisants les rompent, or çà, et passent à travers."

Et les modernes ne sont pas en reste, tous genres littéraires confondus: quel nom désigne les harpies du remords qui harcèlent la conscience des assassins dans le théâtre de Sartre?

Jusque dans le roman policier humoristique, se rencontre une brillante san-antonniaiserie intitulée *Sale taon pour les mouches*, et dont l'auteur n'est autre que Frédéric... Dard.

L'honnêteté qui fonde ma participation au Calepin bleu m'oblige à revenir tout OTAN sur la réputation de prédateur impitoyable que sur les artifices de séduction que les siècles précédents ont attribués à l'espèce des Tabanidés. Le taon attaque, c'est vrai, après une approche silencieuse, facilitée par sa couleur terne et sa morphologie: six pattes annelées dotées d'amortisseurs lui servent de train d'atterrissage, ce qui empêche sa victime subjuguée de le remarquer quand il se pose. Pourtant, en vérité, les mâles butinent uniquement et se nourrissent du nectar qu'ils suçent, sans plus.

Mais alors que "la mouche" a longtemps désigné ce faux grain de beauté séducteur sur le visage des coquettes courtisanes, et que le qualificatif de "fine mouche" est plutôt flatteur pour désigner la vivacité d'esprit de celle qui ne se laisse pas tromper par les apparences illusoires, la femelle du taon est paradoxalement *hématophage*. C'est elle, exclusivement, qui s'attaque aux mammifères, aux grands vertébrés et plus volontiers aux animaux de robe noire, pour les mordre et sucer leur sang, ou pour prélever avec ses mandibules des micro-morceaux de chair qu'elle digérera plus lentement par la suite. On dit que sa morsure est *telmophage* car elle permet au diptère de lacérer la chair ou le derme avec un stylet afin que le sang puisse s'écouler.

Aujourd'hui, chacun sait que les deux gros yeux en facettes du taon méritent d'être observés avant toute chose. Non que ces insectes soient particulièrement sensibles à l'hypnose à laquelle vous pourriez tenter de vous livrer, mais parce que c'est à ce signe distinctif très apparent que l'on peut différencier les mâles aux yeux contigus et les femelles aux yeux écartés l'un de l'autre. Et du coup, répondre enfin à la question: "Quelle mouche t'a donc piqué?"



Songez enfin que celle qui vous a piqué a surtout besoin de votre sang pour le développement de ses œufs, et qu'avec quelques précautions vous pourrez la dissuader de vous approcher. Séchez-vous rapidement en sortant de l'eau; appliquez ou vaporisez sur vos vêtements – toujours couvrants et de teinte claire – un mélange de citron et de vinaigre, ou

d'huile essentielle de menthe amalgamable à une crème hydratante ou une crème solaire. Vous pouvez aussi agrémenter votre environnement de CDROM suspendus ici et là, de sorte que les reflets de la lumière sur les disques argentés effraient les taons comme les autres parasites ailés.

Pauvre Io malgré sa carnation laiteuse, sans vêtements couvrants, embrassée par un Zeus métamorphosé en nuage vaporeux et humide, fuyant au bord de la Méditerranée, et tellement démunie à son époque pour venir à bout de sa harceuse sanguinaire; comment ne pas apprécier tout ce que nous devons à la technologie, même lorsque ses productions deviennent obsolètes comme celles qui viennent d'être citées?

Tout ça pour conclure que si les taons n'ont pas suivi notre évolution, la faute en revient surtout aux mâles, toujours aussi effacés dans la survie de leur espèce (dont ils se reposent sur les femelles) après plusieurs millénaires qu'ils n'ont pas, eux, su mettre à profit. D'ailleurs, à leur sujet, le moraliste n'avait-il pas déjà conclu :

*"Ils font partout les nécessaires,  
Et, partout importuns, devraient être chassés."*



*Io et Zeus par Le Corrège*



BISTROTS, TROQUETS ET RADES



TOUT CE QUE JE SAIS, JE L'AI APPRIS DANS LES BISTROTS. Mais ce que je sais de plus précieux, ce sont les rades qui me l'ont enseigné. Je veux dire les choses importantes, celles qui nous parlent de la vie, de la mort et des combats des hommes.

Le dimanche, mon père m'emmenait au jardin. Il m'installait dans la petite carriole qui prenait sous la selle du vélo. Avec les sacs à patates. La matinée passait en binage ou en cueillette selon la saison. Sur le coup de onze heures on pliait bagage. Direction la Tour Eiffel (car devant le troquet s'élevait une réplique miniature du plus bel effet). On y retrouvait la fine fleur du jardinage, pour la plupart, comme mon père, agriculteurs que la guerre avait exilés en ville. Ce monde-là se les roulait dans des feuilles maïs, chacun sortait son petit cube gris de scaferlati - les plus vieux disaient "pétun" ("Pétain"?) - tandis que le carnet de Riz La + passait de main en main. J'aimais la mécanique du briquet paternel. Je vérifiais l'état des pierres et, une fois la semaine, je versais au compte-gouttes l'essence sur le coton tassé dans le culot métallique. Ils buvaient un Byrrh ou un Clacquesin chaud - les apéritifs anisés n'arrivèrent que dans les années soixante. Moi, je sirotais une limonade. On sortait les cartes pour la manille.

Le patron était un costaud à bacchantes et forte gueule. Le cœur sur la main. Il y avait là un couple de traîne-savates, elle s'appelait Thérèse, il jouait d'un petit accordéon. Faux. Mais quand elle faisait mine de danser - elle tournait sur elle-même en claquant des doigts - tout le monde l'encourageait: Vas-y, la Môme! L'espace d'un instant, sûr qu'elle se prenait pour Piaf.

Depuis, j'ai fréquenté bien des troquets. Comme tout le monde, j'y ai fait l'intéressant, j'y ai relevé des paris à la brune-gewurtz-ambassadeur - les plus forts en boivent deux - et j'y ai dragué les filles. J'y ai soigné des chagrins d'amour, affermi des amitiés et renforcé des convictions principalement prolétariennes. J'en aime la faune, entendez celle de Carco et de Jésus la Caille.

Le matin, ce sont les pros. Les trembloteux, les cirrhoteux, bref, les alcoolos. Le petit verre de blanc, le petit ballon de rouge, jamais plus à la fois. Pour le plaisir d'en

reprendre. Ils ont le regard incertain, le teint... particulier. Cireux déjà, sur quoi éclate la couperose. J'aime ces déglingués, ces inconsolables de l'enfance qui ont compris très tôt que les rêves, ça ne serait pas pour eux. Toute une vie à s'en remettre. On ne s'en remet pas.

Rien à voir avec la clientèle du soir. Ceux-là sont des bavards. Ils arrivent avec les histoires de la journée. Ils ont peu de temps devant eux, une heure, rarement plus. Avant de retrouver la marmaille. Eux, c'est la bière. La standard, l'alsacienne. La rousse ou la blanche, c'est déjà plus distingué et d'ailleurs on les sert dans des verres plus évasés, avec la rondelle de citron. Il faut la ville pour trouver de la Leffe et de la Hoegaarden à la pression. Le soir, le troquet est une ruche, ça parle fort, ça s'invective, ça fuse de partout. Le bon moment pour saisir au vol une phrase, une expression. En cinq minutes les lieux se vident. Le patron se fait une dernière rincée de vaisselle avant de mettre la clef sous la porte.

Mais le vrai rade, c'est la nuit. Là, les gens ont le temps devant eux, la nuit, la vie. Pas sûr qu'ils rentreront, ils chercheront où aller encore, où gratter encore une heure à la solitude. Car le rade est le royaume des solitaires. Donc des confidences.

Au "Pourquoi pas" j'avais mes habitudes. Et mon ardoise. Il m'est arrivé, le premier du mois, d'y laisser la moitié de ma paye. Jamais je ne l'ai regretté. Dire la galerie de portraits qui hantaient les lieux relèverait de l'encyclopédie.

Trois visages pourtant, tellement dissemblables. Quelque chose comme le philosophe, l'estropié et l'ange.

Le premier arrivait tôt, en fin d'après-midi. Il prenait une bière, s'asseyait au comptoir et ouvrait le journal. Le Monde. De là sans doute son sobriquet. Il le lisait *in extenso*, ce qui le menait aux abords de l'apéro. De cette heure et demie, il n'ouvrait pas la bouche. Parfois il prenait son stylo et, d'un geste nerveux, soulignait un titre, une phrase, encadrait un article. Quand il avait fini, il posait le canard près du juke-box et levait enfin le nez. Il saluait l'un ou l'autre et venait s'asseoir à ma table. Nous devisions (le verbe est de lui) de la marche du monde, des idéologies marxistes et de Bobby Lapointe. Deux ou trois punchs plus tard – car c'était la boisson maison – il entamait son récital. Il avait ses périodes: Ferré, Tachan, Reggiani... et deux invariants: tout Brassens et "Quand le dernier verre se vide Dans les bars d'Adélaïde On a l'cœur qui s'vide aussi Quand on repense au pays", qui était de Jacques Debronkart... Après quoi, brusquement la tristesse le prenait, il posait la gratte et partait sans un mot.

L'éclopé, c'était le bricoleur de la bande, le démerdard. Très fort en bagnoles: pour en trouver d'occase, pour les dépanner, pour les réparer en loucedé, il n'avait pas son pareil. Jamais le sou évidemment. Mais quand il en avait, il était plein aux as. Il alignait les billets sur le zinc et annonçait la couleur: Tournée générale, madame Philo! – j'ai oublié de le dire, la patronne se prénommaît Philomène et elle était la mère adoptive de tout ce monde interlope – D'où ça venait? Mystère! Il entretenait le doute: J'ai revendu ceci ou cela... Mais de quoi était-il propriétaire, mis à part un

costume pied-de-poule à la propreté douteuse et un pantalon de jean? C'était un nébuleux. À vrai dire je n'ai jamais rien su de lui, même son prénom m'est demeuré longtemps inconnu. Pour tous il était Gasoil. Il était du petit groupe qui s'embarqua, une nuit de fort tangage, dans une 403 hors d'âge pour se retrouver au petit matin, frigorifiés, sur la plage d'Ostende, à gueuler dans le vent de mars la chanson de Léo "Oui ça pleuvait Oui ça pleuvait..."

J'ai gardé l'ange pour la bonne bouche. Elle était de ces femmes qui, dès les premiers mots, sont nues. Elle fumait des blondes mentholées et buvait du thé. Quand je croisai son regard, je sus que les choses ne seraient plus pareilles. Elle était prof de lettres dans un collège de la ville, arrivait des Ardennes et, dit-elle en riant, la pluie, elle connaissait. Elle avait toujours un bouquin dans son sac, annotait, raturait, commentait. Ça t'arrive d'oublier que tu es prof? je lui demandai un jour. Elle me dévisagea, sourit, Ce que je n'arrive pas à oublier, c'est que je ne suis pas un écrivain. Elle rentrait tôt chez elle corriger ses copies, préparer ses cours et, j'imaginai, écrire à quelque amoureux. Un soir je remarquai qu'elle était triste. Je l'emmenai au restaurant. Elle mangea deux fois rien. Moi, c'est elle que je dévorais des yeux. Je regardais ses mains, sa bouche, j'observais ses manières de chatte. Il faisait doux, comme souvent dans l'arrière-saison. On était devant sa porte, je lui pris la main. Elle posa la tête dans le creux de mon épaule et me dit Si tu entres, on ne se verra plus. Quand je quittai son corps au milieu de la nuit, je restai longtemps assis dans le square. *De loin je voyais sa fenêtre éclairée...*



TEMPS SUSPENDU



CÉCILE, PERPLEXE, EST DEVANT L'ENTRÉE DU PARC DU TEMPS SUSPENDU. C'est un nouveau concept qui a vu le jour après la pandémie, un parc d'attractions avec de nombreux capteurs qui vous projette dans la nuit des temps ou dans un futur technologique acidulé.

Elle n'aime pas spécialement ces lieux où, en troupeau, on rit, on crie, on s'affole, on tremble au même instant comme un seul homme.

Ce sont ses collègues qui lui ont offert ce cadeau lors de son départ à la retraite.

Temps suspendu? Est-ce que c'est comme un café suspendu qu'un pauvre hère s'enfilera sans déboursier un centime? Sous leurs sourires de façade, peut-être bien que ces garces la trouvaient si fade, si insipide, sans affect qu'elles ont voulu la replonger dans le passé et, qui sait, la perdre...

"Bon, allez, je suis là, j'entre!"

Avec ses couettes rousses, sa salopette-short, son corsage aux manches ballon, ses socquettes blanches et ses sandales vertes, l'hôtesse semble à peine sortie de l'enfance. Tous les employés paraissent si jeunes! Ce doit être un critère de recrutement! Aucune ridule, la peau lisse. Traquer les marques de l'âge. Privilégier les minois juvéniles, les fossettes enfantines, la légèreté et l'insouciance.

Elle questionne Cécile sur sa condition physique: âge, poids, taille, groupe sanguin, Elle la fait ensuite entrer dans une cabine où sont mesurés son rythme cardiaque, sa vitesse de coagulation, sa durée de transit, sa masse de cheveux! Rien n'est laissé au hasard!

Cécile n'est plus très sûre de vouloir rester.

"C'est bien, madame. Vous êtes en parfaite santé. Aucune contre-indication. Toutes les attractions vous sont permises sans aucun risque. Devant chacun d'elles, vous verrez des étoiles: plus elles sont nombreuses, plus vous serez secouée. À vous de voir! Je vous souhaite du bon temps."

Voilà, la gamine rouquine a tourné les talons: d'autres l'appellent pour une partie de marelle endiablée.

Devant Cécile, deux véhicules : une petite carriole et son cheval - robotisé? - et un bolide fuselé.

Cécile grimpe dans la carriole qui s'agite et part d'elle-même. Combien a duré le périple? Quelques secondes? Quelques minutes? Plus? Impossible de l'évaluer...

Devant elle, brebis et agneaux plus vrais que nature, broutent l'herbe drue. Selon la taille du joueur, les ovins s'alignent parfaitement pour un saute-moutons. Cécile appuie sur le bouton frisé du boîtier : c'est un quatre qui apparaît; chaque saut lui fait faire un bond de quatre ans en arrière. Cécile enchaîne cinq franchissements. Les bêtes sont larges et stables. Il faut tout de même prendre de l'élan.

Cinq fois quatre : vingt. Vingt ans plus tôt : elle est en plein désarroi. Elle hésite encore à quitter son mari, sa maison. Trouver une autre voie. Reprendre souffle. Rebondir.

Elle quitte les moutons, toute chamboulée. La carriole repart aussitôt et la mène au jeu de "un, deux, trois, soleil". Le bouton de départ est l'astre solaire. Elle s'élance. À pas de souris, à pas de géant, elle se retrouve encore vingt ans avant.

La vingtaine magnifique, l'âge de tous les possibles, des expériences amoureuses... Si elle avait su... Nostalgiquement, elle quitte le jeu à la recherche de la carriole. Elle a disparu ! Le bolide l'attend. Elle n'aime pas particulièrement ce genre d'engin mais elle se sent obligée d'y entrer.

L'objet oblong propulsé dans les airs la dépose devant un parcours de jeu de l'oie géant. Le bouton-départ est un œuf ! Lancer du dé qui se transforme en oison en touchant terre... tranquille, on avance... un an, deux ans, cinq ans, dix ans...

Cécile se voit vieillir. Jusqu'à soixante-dix, ça va ! Ouf !

Elle rejoue : double six. Dix. Onze. Elle se visualise à quatre-vingts ans, à cent ans, à cent dix ans... Plus loin ? Non, elle ne sait pas. Elle ne sait plus !

Les oies se sont rassemblées. Elles se rapprochent d'elle. Elle se sent menacée. Elle court, court, sans se retourner et franchit le seuil du parc, à bout de souffle.



## CELUI QUI SORT, CELLE QUI ENTRE



### CELUI QUI SORT

De très loin, de là-bas, du côté des HLM, il n'est qu'un point minuscule au pied du rectangle gris de la porte en fer, encadrée par les hauts murs aveugles. De moins loin, du côté des maisons toutes identiques tassées au bord de la route, c'est un homme debout, seul, aussi gris que la grisaille du paysage environnant. De plus près, du trottoir d'en face, c'est un

homme gris, debout, seul qui attend une valise à la main gauche, le regard caché par des lunettes de soleil aux verres fumés aussi noirs qu'un ciel d'orage, la main droite enfoncée dans la poche de son pardessus complètement boutonné. Il fait très froid ce quatre décembre 2001.

De très près, du dedans de l'homme, c'est un kaléïdoscope de vide et de plein, de peur et d'espoir, d'élan et de retenue. Dans sa main droite, protégée par la poche du pardessus, une bille. Une bille de verre transparente, de celle qui ont une sorte de pétale à l'intérieur, une bille verte et bleue dont la rondeur apaise le charivari dans la tête de l'homme. Il vient de récupérer cette bille ainsi que tous ses biens qui tiennent dans sa valise.

La bille, c'est un cadeau de Tom, le fils de Freddo, son complice, son ami. Avant que leurs rôles ne s'échangent au détriment de Marco, l'homme à la bille. Il vient de purger les vingt ans de prison dont Freddo aurait dû écoper. Juste accusé de complicité, ce dernier n'a connu que six ans d'enfermement. Quand Freddo a mis sur son dos le meurtre du policier, Marco n'a pas clamé son innocence. Il n'avait pas armé son pistolet, lui. Freddo si. Et il s'en était servi. Tirant à bout portant plusieurs coups sur le corps vêtu de l'uniforme réglementaire qui se trémoussait en tous sens. Marco s'est glissé dans la peau du grand méchant que lui a tendue son ami. Ensuite il a eu vingt années pour s'interroger. Pourquoi ne s'est-il pas défendu ? Pourquoi a-t-il assumé le meurtre et ses conséquences en lieu et place de Freddo ?

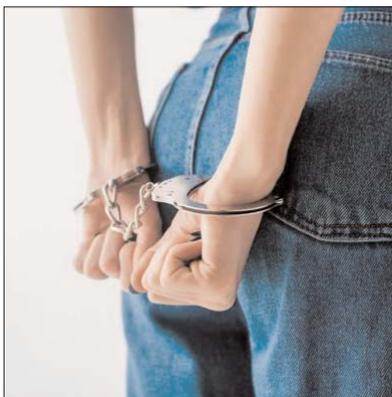
À cause de la bille. C'est évident. Même si cela ne suffit pas à expliquer qu'il ait laissé s'abattre sur lui cette terrible erreur de justice. Juste avant le départ pour le cambriolage, tandis que Freddo s'énervait à chercher son flingue, Tom et Marco ont joué aux billes. Marco a perdu. L'enfant, il devait avoir cinq ou six ans à l'époque, lui a tendu son sac de billes. *Prends-en une, tonton Marco, tu dois être triste d'avoir perdu.*

Marco en a choisi une petite, banale alors que Tom le poussait à prendre la plus grosse, le boulard. *Non, non je préfère celle-là bleue et verte comme mes yeux. Regarde.* Il avait mis la boule ronde devant son iris droit laissant visible le gauche où rayonnaient de fins filaments verts sur un cercle bleu polaire. L'enfant n'avait plus insisté. Il était temps de déguerpir, Freddo avait retrouvé son arme.

Freddo était un bon père. Mais un père absent pendant vingt ans, était-ce encore un père, bon ou mauvais? Marco n'avait pas d'enfant. Plus jeune que Freddo de dix ans, rien ne le pressait de fonder couple et famille. Alors il a endossé la paternité du crime, pour Tom, qu'il n'a jamais revu. Ses six ans de prison achevés, Freddo a disparu avec femme et enfant loin de leur dérisoire trois-pièces au douzième étage de la plus haute tour surplombant l'entrée de l'autoroute. Jamais un signe, un message, rien. Rien que du vide. L'absence. Marco oscille entre colère et compréhension. Qui sait s'il n'aurait pas agi de même à la place de son complice?

Il aurait pu être libéré pour conduite exemplaire avant la fin de sa peine. Sauf qu'un jour, il a dérapé. Un jeune mec s'est retrouvé injustement accusé de violences sur un gardien, à la place d'un gros caïd. Marco a pris la défense du jeune, à coups de poings, à coups de pieds, à coup de rage décuplée. Le caïd a eu trois jours d'hosto. Après il s'est vengé. Le jeune n'a pas moufté quand l'autre s'est débrouillé pour coincer Marco dans une sale affaire de drogue où une fois encore il a payé pour un autre. Les vingt ans, il les a eus en entier. Au fond il les a sûrement mérités, c'est ce qu'il se dit.

Maintenant il est là, debout, dehors, seul, une bille dans la main droite.  
Vers où va-t-il la lancer?



## CELLE QUI ENTRE

Elle a des cheveux d'ange, blonds et fins. Lisses. Séparés par une raie bien droite. Réunis au bas de sa nuque en un discret catogan. Son mince gilet bleu pâle a une ouverture en V qui laisse voir le haut de son chemisier blanc. Elle ne porte aucun bijou. Ses ongles rongés sont couleur naturelle. Tout en elle jusqu'à ses yeux d'un bleu laiteux respire la sage petite fille timide. Elle a 35 ans. Elle se tient bien droite

dans le box des accusés. Elle écoute sans réaction les échanges nourris entre les deux avocates et la Cour de justice qui trône assise derrière le haut bureau de bois en demi cercle. Appelés à la barre, les témoins se succèdent. Voisins, voisines, vagues, très vagues connaissances. Il n'y a pas de famille, pas de mari, pas d'amant ou d'amante. Elle élevait seule sa fille depuis le départ du père. L'enfant avait alors six mois.

Personne n'a rien vu venir. Toutes et tous décrivent une jeune femme discrète, voire sauvage, solitaire.

Née sous X. Sa mère l'a abandonnée à sa naissance. Quant au père?... Elle a navigué de famille d'accueil en foyer jusqu'à sa majorité. Elle a raconté tout ça de sa voix fragile d'oiseau blessé. *Parlez plus fort s'il vous plaît.* Sans une once d'émotion. Dans la grande salle du tribunal les curieux sont agglutinés sur les bancs, à l'affût du moindre geste, du moindre changement de physionomie, de la moindre parole de cette femme moineau devenue vautour. Certains la plaignent, d'autres la conspuent. On a pu entendre des *À mort, à mort!* fermement interrompus par les violents coups de marteau du juge. *Silence, silence! Ou je fais évacuer la salle.*

Il fait chaud. Une odeur de sueur flotte dans l'air raréfié. Dehors, malgré le froid de ce quatre décembre 2001, la foule avide de sensations attend la sortie de la coupable. On lève bien haut des pancartes de fortune sur lesquelles on a écrit *Salé mégère, mère indigne, bourreau, salope, crève en enfer.* Des associations de parents, de défense de l'enfance sont là. La presse aussi, la télévision aussi. On guette l'annonce du verdict. La perpétuité, réclame la plupart à défaut de la peine de mort désormais abolie. La photographie de l'enfant victime s'étale sur des affiches placardées de-ci de-là, sur la couverture de magazines, épinglée sur des tee-shirts. Une tête blonde sans signe distinctif sinon celui de l'enfance. Une fillette de deux ans, morte étouffée sous les mains de sa mère qui la frappait régulièrement. Sévices corporels. Crime d'infanticide. Quelles circonstances atténuantes les jurés prendront-ils en compte pour choisir la peine que cette femme mérite? La salle s'échauffe de plus en plus. Les jurés tardent à revenir. La meurtrière ne bouge pas, droite, regard perdu dans ses brumes intérieures. Ses mains sont crispées l'une dans l'autre en un geste qui pourrait être celui d'une fervente croyante dans une église.

Enfin sonne le moment du verdict. Les neuf jurés, cinq femmes et quatre hommes, reprennent leur place dans le silence qui s'installe par vagues. Leur porte-parole, une femme ronde et joviale, lit les résultats de leurs délibérations. À l'unanimité du jury, Maryse Courmalet est déclarée coupable de tous les chefs d'accusation qui pesaient sur elle. Violences physiques sur une enfant mineure. Meurtre avec préméditation. Mais on lui reconnaît des circonstances atténuantes: son abandon bébé, son enfance cahotique, son équilibre psychologique vacillant de l'avis des spécialistes, voire morbide, sa profonde solitude, sa vie simple, réglée comme du papier à musique. En conclusion il est demandé une peine de vingt ans d'emprisonnement. Dans le public déferlent des houles de réactions contradictoires: inadmissible clémence ou peine trop lourde! Certaines personnes se lèvent, crient, conspuent le tribunal et les jurés, d'autres applaudissent car la coupable a échappé à la perpétuité redoutée, d'autres se taisent, assis atterrés ou satisfaits.

Soudain le tribunal entier se fige. Maryse Courmalet vient de se donner une gifle magistrale qui l'a envoyée s'affaler sur l'un des policiers à ses côtés. Il tente de la maîtriser aidé de son collègue. Elle se débat, son catogan se défait, ses traits se

contractent, ses yeux fusillent le vide. C'est une tornade de souffrance aveugle qui laisse toute l'assistance tétanisée. Les deux hommes peinent à l'empêcher de recommencer à se gifler, à se battre.

Son avocate est effondrée. Comment n'a-t-elle pas deviné, compris que sa cliente se maltraitait tout autant qu'elle maltraitait sa fille? Ou plutôt qu'elle avait peu à peu transféré sur sa fillette, son double, les souffrances qu'elle s'infligeait. Depuis quand? Personne ne s'en est douté. Pas même les éminents psychiatres qui l'ont interrogée. Rien n'en a filtré. Elle a réussi à maintenir son secret jusqu'à ce qu'il explose aux yeux de toute l'assistance. Déjà on emmène la prisonnière par une porte dérobée à la foule extérieure, aux médias intrusifs tandis que le public quitte la salle en un long flot incertain et houleux. Secoués par la scène finale, il y en a qui pleurent sur le sort de cette femme, d'autres qui se lamentent encore de la légèreté de sa peine. Vingt ans, c'est ça le prix de la vie volée d'une enfant?... De quelle enfant au final? s'interroge le juge en rangeant le désordre de ses dossiers.



## LES FLEURS ARTIFICIELLES



**M**ON PÈRE DISPARU A BRÛLÉ MON MONDE INTÉRIEUR. Mes brasiers de boutons d'or et pétales jaunes de genêts m'ont enfoncée dans d'infinis couloirs d'air chaud. Petite fille incendiée par les absences. Flambée. Avec le cœur enflammé. Échappée du berceau. Attachée aux rêves. Délivrée du devoir d'obéir. Faisant danser les rayons du soleil. Gloire à la poussière de nos gènes. Lacés par les liens du sang. Ce qui me troublait et que je chassais de mes souvenirs, c'était la peur que j'éprouvais face à l'extinction de ses yeux. Il devenait aveugle, ce qui m'enchaînait un peu plus. Je ne voulais que le connaître. Il tournait sur lui-même. Au ralenti. Ce soir, je lui parlerai.

Je range mes carnets  
Au placard pour mille ans  
Le rêve plus si franc  
Être Charles Trenet

*"Des mots difficiles à dire, c'est fleur bleue."*

Le ciel d'hiver, profond, avec ses anges si purs, venait bercer mon salut. Le long des golfes clairs, je me plantai en chevalière servante. Regardez maintenant l'univers dans lequel j'étais privée de liberté. J'attendais, trempée de craintes, de désirs. Il n'y avait plus rien d'autre. Le temps basculait. Tic-toc. Tic-toc. Écoutez l'embarras de ma respiration. Humez les boutons d'or, les pétales jaunes de genêts. Demandez-leur simplement si leur odeur est naturelle. Marchez pieds nus et

*"Ne soyez pas ces ombres d'hommes  
Qui vont devant eux au hasard."*

Je n'ai rien dérobé. J'ai juste cambré mes espérances vers toi. Le troupeau de mes espérances. Je n'ai rien mendié. Ni le cheval à bascule, ni le tigre en peluche. Je n'ai pas vrillé. Une fugue ou deux, parrainée par un chêne centenaire. Maintenant que tu es tombé sous terre, je me relève comme une meringue sortie du four. Je m'octroie le droit de déchiffrer la partition. Elle est à ma portée. Les lignes, les espaces, les clés, j'en prends note. Je comprends la valeur du temps. Ses signatures. Je connais sa rondeur.

Le jour est blanc. La nuit, noire. Je goûte à tes périodes de silence. Là où ton absence représente le symbole d'une pause. Là. Toute la figure de nos différences. Ta respiration s'est éteinte. Voilà. C'est arrivé. Quelques larmes roulent et défilent,

recouvrent mon visage. Soudain, il ne reste plus rien de mes vingt ans. Au bout du monde et de moi-même. Mes quelques larmes frissonnent, dansent le long des golfes clairs.

Retour à mes carnets  
Usés, vieux de mille ans  
Racines de genêts  
Je rêve en noir et blanc

Ma peine se fraie un chemin entre les tombes du cimetière du Montparnasse. Je n'use pas de la voix. Je retiens mon cri. Je range ma blessure dans la poche gauche de mon duffle-coat bleu marine un peu trop grand. Je ressens une furieuse colère qui accentue ma folie. J'ai envie de me mettre nue. Défaire toute cette armure responsable de mon insensée souillure. Regardez-moi. À me voir, ma force ne répond plus. Il n'y a rien entre mon père et moi. La merveille de Noël se fera sans lui.

Ma vie se rectifie. Aérienne. L'écho retentit. Et les bruits courent. "On ne voit plus son père." Revient la force brute, absolue. Marchent devant moi les mots nouveaux: victoire, trésor, or. Là-bas les mouchoirs dans la brume autour de ma maison. J'avancerai. J'irai sur les chemins du monde. J'ouvrirai les yeux. Je bercerais le chêne centenaire. J'arroserai les boutons d'or. J'accorderai mes violons.

Dans ma petite robe ample, je flotte flotte, virevolte. Quelque chose se tord en moi, pivote. Mon sang, froid, bleuit mes doigts. Sa voix vint effleurer mon esprit. Louise! Louise... À cet instant, mon monde fusa. J'allumai deux bougies et me penchai au-dessus.

C'était pour vivre. Simplement vivre.



MADELEINE



ÉBOURIFFÉE DE SUITE LES JAMBES ET LES BRAS ÉCORCHÉS ELLE TANGUE sur un chemin de terre. Elle a mal très mal. Son sexe la brûle et ses cuisses ruissellent d'un sang noir glaireux. L'aube l'a trouvée ainsi recroquevillée près d'un grand feu éteint. Elle n'entend ni oiseau ni bruissement de taillis et ne sent que le charbon de bois si près de son visage. Elle sanglote à peine elle n'en a plus la force, sa gorge, emplie de fumée et de cris, râpe et gratte : les mots se bousculent et sa poitrine se gonfle et enfle à éclater. L'air froid la perfore. Aucun son ne sort de sa bouche. Goût métallique de son sang.

Elle sursaute se déplie, douloureuse, craquant des os, souffle et sue. Draps défaits trempés. Madeleine a les yeux fous. Lui ne sait que la serrer contre sa poitrine. Elle tremble et gémit un peu puis son corps entier, mou comme désarticulé, s'affale contre lui. Les mots ne l'apaisent pas, les mots la terrifient, les mots souffrent comme elle. Ils ne disent plus rien, vidés, raclés comme de vieilles gamelles. Elle pose les pieds dans ses chaussons, enfile son peignoir. Lui ne sait que la suivre des yeux, douloureux, meurtri. Il pose les pieds sur le carrelage glacé, écoute l'eau et ses pleurs couler.

Dans ce regard si bleu elle avait cru deviner comme une envie d'elle. Elle a remis ses mèches en place. Elle a détourné le visage mais le sourire esquissé était déjà une réponse. Ce soir-là elle a rêvé de lui de ses mains longues et moites quand il a serré la sienne potelée presque enfantine. Elle a souhaité le lendemain, et au petit matin ses yeux épuisés s'étaient fermés sur le souvenir des siens.

Madeleine est si petite dans ce fauteuil dégoté sur une brocante. Des fils de son pull s'échappent et le bol qu'elle tient serré embrume ses lunettes. Il la regarde de loin pour ne pas l'effrayer. Ces matins-là sont fragiles et farouches. Il doit compter ses pas et mesurer ses gestes à l'aune de sa terreur nocturne. Assis près de la table il voudrait préparer quelque chose de bon, de soyeux sous la langue un peu comme un cadeau, comme un premier matin de vie commune.

La main glissée dans la sienne est restée un peu plus longtemps que nécessaire. Les yeux plongés dans les siens aussi. Son ventre et ses jambes et ses joues un peu trop

rouges l'ont trahie. Une mère très à propos a voilé son visage. D'une main experte il l'a glissée derrière son oreille devenue carmin. Elle a à peine entendu les appels et les rires qui se rapprochent. Des jeunes hommes comme lui, fiers de leur allure, les ont entourés. Ils se bousculaient, se frappaient l'épaule et chahutaient. Elle n'a pas osé rire avec eux. Elle s'est éloignée de quelques pas, à regret. Il l'a retenue d'un geste un peu brutal. « Viens avec nous. »

Madeleine glisse du fauteuil. Adossée à la bordure de bois du siège effiloché elle pose son bol, essuie ses lunettes. La douleur dans son dos lui en rappelle d'autres. Elle se relève, arpente la cuisine. Elle ne le voit pas. Lui baisse les yeux. Il se dit qu'elle est comme ces chiens battus qu'un simple regard rend fous. Alors il la suit de travers, tête penchée, à l'affût. Dans l'attente d'une accalmie qui lui rendra cette femme souvent perdue puis retrouvée à l'orée d'une caresse, d'un baiser dans le cou. Madeleine ralentit sa marche. Elle s'assied tout près de lui. Son corps ne tremble plus. Il effleure sa main en lui tendant une tartine de miel. Elle en croque un morceau et sourit sans le regarder. Il est encore trop tôt pour l'embrasser. Tout à l'heure peut-être quand la lumière les attirera dehors sur le chemin côtier.

Il a serré sa main si fort qu'elle en a eu presque mal. Tous chantaient et criaient. Ils semblaient l'ignorer. Juste cette main qui la tirait. Quand elle s'est arrêtée si brusquement que leurs mains se sont lâchées, ils se sont retournés. Leurs yeux étaient gourmands mais elle a juste vu leur joie et le projet d'une soirée de musique et de rires. Il s'est approché si près qu'elle a tremblé. Il l'a embrassée d'une bouche avide cognant ses dents aux siennes. « Viens avec moi Madeleine, ne t'occupe pas d'eux, ce sont des chiens fous mais ils n'ont pas de crocs. » Au bout du chemin sableux, sur la plage, d'autres les attendaient, trois ou quatre garçons et filles qu'elle n'avait jamais vus au lycée. La vingtaine comme eux tous, déjà ivres et hurlant sur des guitares fendues.

Madeleine lui a tout dit dans les larmes, les convulsions d'un corps qu'elle ne voulait plus porter. Il a guéri ses plaies, embaumé ce corps de parfums et de caresses qu'elle a longtemps refusés. Mais la nuit les ouvrent toutes béantes. Il a cédé. Il sait que le jour éteindra ce feu et que leurs amours malades se guériront d'une aube laiteuse ou luisante. Il espère la lumière. Elle redoute les ombres du soir. À la nuit tombée il l'embrasse toute entière pour la retenir encore un instant. L'odeur de leurs cheveux et de leurs peaux repousse les monstres jusqu'à ce que la nuit les sépare.



Elle avait bu au même goulot que lui pour le plaisir des lèvres. Elle n'avait pas vu les ombres s'allonger ni les filles s'enfuir dans des éclats de rire. Elle ne voulut pas

comprendre les gestes brusques mais son vêtement fut déchiré si vite et son corps aussi. Lui puis les autres tous plus saouls les uns que les autres atrocement laids avec leur bave et leur sexe dressé. Elle avait crié à s'étouffer sous les gifles et les coups. Une odeur de feu, de cendre et de terre. Elle avait supplié que cela s'arrête, qu'ils la laissent. mais toujours un autre la fouillait jusqu'au centre du ventre et la pinçait, la mordait, la retournait, creusant son corps encore et encore. Elle s'était endormie à force de douleur et au matin recroquevillée près d'un grand feu éteint, elle s'était réveillée autre.

Madeleine prend sa main et aspire le vent qui fouette la falaise. Des bourrasques les chahutent. Les goélands au bec cuivré les accompagnent un moment avant de s'immobiliser au-dessus des vagues. Ils connaissent ce chemin par cœur et ses parfums et ses silences malgré le fracas des vagues tout en bas. Elle cueille un brin de bruyère mauve et le glisse dans sa poche. Ce matin elle reste muette et lointaine. Il ne veut pas la lâcher, le précipice est à quelques pas. Madeleine s'en approche trop et il n'oublie pas ses mots « Ici ce serait si facile de tout effacer ».



L'ÉTÉ FERRÉ  
(UNE ESQUISSE)



*Et sous le voile à peine clos cette touffe de noir Jésus qui ruisselle dans son berceau comme un nageur qu'on n'attend plus...*

En ce temps-là, les chansons de Léo Ferré nous grisaient d'un érotisme tragique dont certains d'entre nous ne se remettraient pas tout à fait. Nous aurions mauvaise grâce pourtant à lui en vouloir : même si nous lui étions redevables de certaines postures intellectuelles, c'est de son style surtout qu'il tenait son pouvoir de séduction, ne prenant pas trop au sérieux le rôle du maître à penser, se contentant pour l'essentiel *d'envoyer ses idées dans la rue pour faire de l'argent avec elles*. Cela, nous ne devons le comprendre

que plus tard, avec le recul de la raison : il y a auparavant des moments où une simple chanson suffit à modifier l'orientation d'une existence. Si je dis que nous ne devons pas nous en remettre, ce n'est pas une simple nostalgie littéraire : cela peut avoir l'air d'une pure formule mais ce n'est pas rien. C'est même une conviction, acquise au prix de détours auxquels le temps donne tout leur sens.

Ce fut surtout le cas d'Étienne, qui eut vingt ans cette année-là. Je devrais écrire Estienne puisqu'il tenait beaucoup à cet anachronisme orthographique qu'il imposait aux autres autant qu'à lui-même. Mais oublions cela...

À cette époque, donc, nous écoutions et réécoutions les grands disques de Léo Ferré - ceux des années 1968 à 1975 - et nous les écoutions plus que jamais pendant cet été de 1976 qui fut bien, en un sens, l'été Ferré.

*Les Moody blues qui s'en balancent cet ampli qui ne veut plus rien dire et dans la musique du silence, une fille qui tanguet et vient mourir...*

Cette chanson, déjà ancienne, fut la première avec laquelle Étienne nous enthousiasma. D'autres suivirent, et quand nous écoutions *La mémoire et la mer* ou *Tu ne dis jamais rien*, nous nous laissions aller à ce mysticisme de la femme qui convenait si bien à notre âge, et si peu à l'époque au fond. Contre l'ordre bourgeois, une certaine idéalisation de l'amour (ou plutôt du sexe) était dans l'air, sans doute, mais qui devait plus à la raison des psychanalystes qu'à la violence aux accents désespérés du chanteur-poète ; il manquait à l'époque le sens de la solitude, celle-là même dont il parla mieux que personne, avec autant de pose peut-être que de réelle conviction mais cela n'importe pas.

Tout commença par hasard avec Étienne, mais on ne peut lui ôter ce privilège : il arriva dans notre classe de terminale un peu comme un Grand Meaulnes. (Nous sommes sans doute la dernière génération pour laquelle ce roman, si merveilleusement parfait, avait encore son sens initiatique. Même si nous en parlions peu - il était malheureusement déjà démodé - nous l'avions lu et nous y pensions parfois.)

Il était arrivé au lycée quelque temps après la rentrée. Il venait de Paris ; nous n'en savions pas beaucoup plus. Il était à peine plus âgé que nous mais cela lui avait laissé le temps d'abandonner temporairement ses études et ce coup de tête, ajouté à sa relative étrangeté, puisqu'il était extérieur au groupe familial que nous formions depuis la classe de seconde, suffisait à l'entourer d'une aura un peu mystérieuse.

Il arriva donc, avec entre autres le disque *Bobino 69*, et il traversa dès les premiers mois des moments difficiles, à cause surtout de quelques accrochages avec le professeur d'histoire qui le mirent au bord de l'exclusion.

Un jour le professeur de philosophie m'avait pris à part à la fin du cours. Je ne sais pas très bien pourquoi mais il avait le sentiment que j'avais sur Étienne une influence positive. Cette idée me flatta beaucoup, moins par la valeur morale qu'elle supposait que par l'importance qu'elle me donnait, et que je n'avais pas. Étienne, pourtant, s'était attaché réellement à moi, même s'il se montrait parfois d'une brusquerie qui me peinait.

Une certaine allure extérieure, d'éternels vêtements noirs, et surtout une pénétration intellectuelle hors du commun donnaient l'impression d'une personnalité sûre d'elle, complexe et aventureuse. En réalité, Étienne était plutôt chaste et fragile.

C'est par un week-end d'hiver humide que je lui rendis une première visite. Il était seul, comme c'était assez souvent le cas, me dit-il. La maison était vaste et luxueuse, la décoration soignée, ce qui m'étonna parce que cela ne lui ressemblait pas. Il n'y était évidemment pour rien et ma surprise admirative sembla l'amuser. Je ne me rappelle plus très bien les détails de cette première visite. Je sais que nous parlâmes de Ferré, bien entendu, et ce fut alors que j'entendis pour la première fois *Tu ne dis jamais rien*, cette chanson aux accents plus troublants que le paysage banal qu'elle évoque :

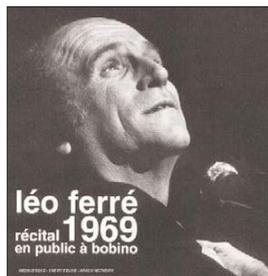
*Je vois le monde un peu comme on voit l'incroyable / l'incroyable c'est ça c'est ce qu'on ne voit pas / des fleurs dans des crayons Debussy sur le sable / à Saint-Aubin-sur-mer que je ne connais pas...*

Je connais maintenant Saint-Aubin-sur-Mer, que j'ai découvert tardivement. Une plage quelconque, tranquille, dont le nom seul peut faire rêver un artiste.

Avec Étienne, nous n'étions jusqu'alors que des camarades. À partir de ce jour-là je crois pouvoir dire que nous fûmes amis. Il parlait peu de lui-même; de sa famille encore moins. Nous croyions savoir qu'il vivait avec un père déjà âgé, une belle-mère un peu fantasque et une demi-sœur bien plus jeune que lui. Quelques mots comme cela au hasard; rien de plus. Malgré l'amitié qui nous rapprochait, il devait toujours rester à distance, sans qu'il y ait d'ailleurs calcul de sa part, simplement à cause de quelque irréductible différence. Son père était un universitaire assez important; je ne l'appris que plus tard; sa belle-mère, qu'il n'aimait guère, était une petite femme élégante, qui manifesta à mon égard, les rares fois que je la rencontrai, une affection presque hors de propos.

Plusieurs visites suivirent. Quelquefois, l'heure étant trop tardive pour que je rentre chez moi à vélo, il me proposait de rester dormir. Ce fut au cours de ces soirées et de ces nuits qu'il me parla un peu de lui, me livrant les rares éléments qui me permettent aujourd'hui de comprendre un peu son histoire. "Au fond, me disait-il, je ne suis pas si sûr d'exister. Ça a l'air d'une blague si je dis que je crois exister et qu'en fait ce n'est qu'une illusion. Mais si je cherche autour de moi ce qui m'assure vraiment de l'existence, ce qui a vraiment besoin de moi pour être, eh bien, je ne trouve rien. Non, je ne trouve rien. Tout ce qu'il y a dans la nature se passe très bien de moi; les hommes encore plus. Et tout ce à quoi je suis indispensable, ce sont des choses insaisissables, des semblants d'images, des petits éclairs de vérité dans les détails du réel. Mais une autre fois, au contraire, j'existais et je ne le savais plus."

Il avait eu un assez grave accident. Dans une ville où il avait dû se rendre pour un travail que lui avait trouvé son beau-père, il se trouvait dans un jardin aménagé en hauteur, qui dominait de quelques mètres un terrain vague, en bordure d'une voie assez importante. Il ne pouvait dire pourquoi il était monté sur le parapet - il n'était même pas si sûr d'ailleurs de l'avoir fait - et pourquoi il s'était laissé tomber. Mais s'était-il laissé tomber? L'y avait-on



aidé? Plus vraisemblablement, il avait eu un malaise, dû à des médicaments qu'il avait pris en trop grande quantité. Il avait perdu connaissance pendant plus d'une journée. Quand il s'était réveillé, il se trouvait dans une chambre d'hôpital. Il n'avait pas de blessure; juste quelques contusions. Son esprit, en revanche, était singulièrement absent. Il ne reconnaissait rien dans cette ville étrangère. Et, bizarrement, c'était comme si son passé, qui ne lui revenait qu'avec peine, s'était détaché de lui, comme si une rupture irrémédiable venait de se produire.

Quelques jours plus tard, quand il était rentré chez lui, il fut étonné que personne ne semble s'être aperçu de son absence. Il se disait qu'il aurait pu disparaître définitivement sans qu'on s'en émeuve beaucoup plus. Cette impression le laissa amer mais surtout le sépara du monde par une distance infranchissable, une distance que, très certainement, il ressentait encore à cette époque.

Peut-être était-ce à cause de cette aventure (dont je m'étonne qu'il me l'ait rapportée avec tant de précision) qu'il était devenu un familier de la mort, pas seulement parce qu'il en portait les couleurs, presque toujours vêtu de noir, mais aussi parce qu'il savait en parler mieux que personne, et que, sans être à proprement parler désespéré, il ne semblait guère retenu à la vie.

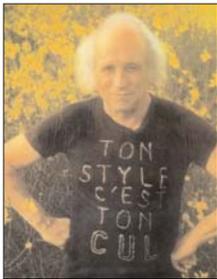
La voix d'Étienne était un peu imprévisible. Parfois aisée, vive, amusée, elle devenait en d'autres moments gauche, hésitante. De lui, pourtant, c'est ce dont je me souviens le moins. J'ai gardé en mémoire des images, des scènes de nos soirées, des propos qu'il m'avait tenus. Mais sa voix, je ne l'entends pas; je me rappelle simplement cette hésitation qui m'avait frappé à plusieurs reprises.

À la fin du mois de juillet de cette année-là, Étienne me téléphona: "Maintenant je suis en vacances; je ne fais plus rien. Il faut qu'on fête ça. Viens ce soir."

La grande fenêtre du salon donnait sur le jardin. Un air de sous-bois, à peine frais, entrait dans la pièce. Nous goûtions consciencieusement les alcools du bar en fumant les cigares du père.

*Tu ne dis jamais rien, tu ne dis jamais rien, tu pleures quelquefois comme font les étoiles...*

"Ferré, ça ne s'explique pas", disait Étienne. C'était une de ses phrases. "C'est du style, rien que du style..." Nous nous taisions. Nous avions monté le son. La voix, c'était comme le style de la nuit...



"Viens, me dit Étienne. On va faire un tour en vélo." Diverses fumées nous avaient passablement grisés. Les bruits s'amplifiaient: des oiseaux nocturnes, des glissements dans les brindilles, quelques roulements de véhicules au loin... Cette nuit devait rester dans ma mémoire comme la plus étonnante de cet été. Elle est l'expression la plus parfaite du romantisme absolu de ce temps-là, fût-il illusoire, fût-il le signe de notre propre perte.

On dira que nous avons été en quelque sorte piégés par ces chansons désespérées qui nous faisaient considérer la réalité comme le reflet imparfait d'une pensée stylisée. Moi-même je l'ai cru parfois. Mais aujourd'hui je sais que nous avions raison. Nous vivions dans un romantisme hors de saison qui fut bien le seul héroïsme de notre jeunesse à une époque où les derniers feux d'une révolution louche avaient flambé près de dix ans auparavant. Il ne nous en restait que le style, une *formulation politique du désespoir*. Cette couleur noire et rouge de notre jeunesse, celle qu'Étienne arborait plus ostensiblement que nous tous, dont il nous avait révélé en un sens la suprême élégance, je ne la renie pas. Ce clair-obscur manque à notre présent clinquant et détestable. Je ne parle ici bien sûr que d'une certaine *tonalité Ferré*, d'un certain lyrisme hautain de l'invective, hors de toute considération politique, que nous avons bien raison alors de vomir.

Durant le mois d'août nous fîmes plusieurs fois de longues courses à vélo, dans la forêt, près des étangs. Mais pour entrer un peu plus avant dans cet été décisif à plus d'un titre, il me faut

ajouter un troisième personnage à cette histoire. Catherine, la sœur d'un ami, se joignait parfois au groupe que nous formions avec quatre ou cinq camarades. Elle était silencieuse, un peu mystérieuse, et belle. Un jour que nous étions tous ensemble elle avait passé son bras autour des épaules d'Étienne et l'avait embrassé sur les lèvres. Ce fut ainsi que je découvris avec surprise leurs relations et c'est bien la seule démonstration publique dont je me souviens. Alors que nos camarades s'appliquaient à s'embrasser ostensiblement devant les grilles du lycée, eux semblaient mettre un point d'honneur à cacher leurs effusions. Sans doute étais-je un peu jaloux, car Catherine m'attirait, mais mon amitié pour Étienne coupait court à toute manifestation en ce sens.

L'année 1976 laissera dans les mémoires le souvenir d'un été particulièrement chaud et sec. Ce fut aussi une de ces années où, sans qu'on sache très bien pourquoi, on a la certitude que les choses sont en train de changer, qu'une époque s'achève, alors même qu'aucun événement exceptionnel ne s'est produit. Étienne, qui déclara à plusieurs reprises que cette année ne ressemblait à aucune autre, avait dû sentir quelque chose de cet ordre-là. Mais depuis, tout m'a confirmé dans cette impression. Au hasard de conversations, de lectures, on en revenait souvent à la même chose: c'était cette année-là, ou dans ces années-là, que le monde avait basculé. Le règne de l'économie globale commençait insidieusement à remplacer le règne des idées, sans qu'on en ait encore conscience. L'ère giscardienne dessinait pour longtemps un certain style du pouvoir, trop ostensiblement imbécile pour qu'il ne soit pas secrètement dangereux, et qu'un sursaut socialiste raté ne parviendrait pas à chasser.

J'en reviens toujours à cet été où tout semble culminer. Il devait y avoir une fête. Elle eut lieu en effet, mais nous laissa un goût un peu triste. Cela se passa en pleine campagne, au bord des champs, dans une clairière pleine de creux et de bosses. Il y avait du feu, des guitares... Or, cette fois-là, Étienne ne devait jamais venir. Nous l'attendîmes longtemps et nous commencions à être inquiets. Pourquoi cette inquiétude? Sans doute parce que nous le savions capable de tout, et éventuellement du pire. Mais il n'y eut ni le pire, ni le meilleur. En fait, nous ne devions jamais le revoir. Quelques propos au téléphone, assez insignifiants et comme gênés, furent notre dernier contact, puis plus rien...

Je continue de penser que secrètement il avait eu vraiment envie de nous rejoindre mais qu'autre chose l'avait appelé, à quoi il ne pouvait pas se dérober (syndrome du grand Meaulnes?). Il faisait partie de ces gens qui s'appliquent avec une étonnante constance à faire exactement le contraire de ce qui convient à leur intérêt ou à leur plaisir. Ces gens par exemple qui vivent avec une femme qui les rend parfaitement heureux et qui pourtant la quittent pour une autre, un peu sotte et pas même plus jolie, et qui seraient bien incapables d'expliquer, aux autres ou à eux-mêmes, pourquoi il n'était pas possible qu'ils fassent autrement. Il y a ainsi des êtres prédisposés à l'échec et au malheur, mais un malheur sournois et invouable, pas un de ces malheurs bruyants et pitoyables; un malheur discret et tenace comme ces petites pluies du nord qui durent des jours entiers.

Peu de temps avant, je m'étais retrouvé par hasard seul avec Catherine, dans un café où nous attendions les autres, partis chercher un camarade quelques rues plus loin. C'était la première fois que nous avions une vraie conversation. Je crois que je ne la désirais pas seulement parce qu'elle était belle, non, je l'aimais. J'aurais pu lui sacrifier à peu près tout; je croyais la comprendre. Mais il y avait Étienne. Je ne me souviens plus de toute notre conversation mais je me souviens très bien qu'elle me dit à un moment: "Je sais très bien qu'avec lui ça ne durera pas; il veut tout; moi je ne sais plus, je ne comprends plus". - Et je sais bien qu'elle avait employé exactement ces deux verbes. - Sa voix à ce moment s'était élevée, avait tremblé et je crus qu'elle allait se briser, finir en sanglots. Mais très vite elle se ressaisit, et termina sur une phrase insignifiante: "Mais bon, c'est comme ça..." ou quelque chose de ce genre. J'étais sur le

point de lui prendre la main, de lui dire qu'elle méritait mieux que cela, que j'étais prêt à tout faire pour elle. Mais il y avait Étienne et une telle trahison était impensable. Il y eut un silence et elle alluma une cigarette, m'en offrit une. Nos regards se croisèrent et je suis sûr qu'elle devina ce qui me traversait à ce moment-là. Son demi-sourire l'illumina comme l'héroïne d'un possible roman.

Je n'eus pas l'occasion de revoir Catherine, pas plus qu'Étienne. L'été s'acheva dans ce manque mais d'autres rencontres, d'autres occupations me sollicitèrent bientôt et la page, en quelque sorte, fut tournée.

Ensuite le temps passa. Bien des années plus tard, je me trouvais pendant l'été dans un petit port du Nord où j'errais avec une amie dans des rue larges et tranquilles. C'est au téléphone que j'appris la mort de Léo Ferré, de la voix d'une femme que j'avais aimé en secret - l'histoire décidément ne changeait pas. Entre les murs tout blancs on apercevait la mer avec, derrière, les collines nues, un peu bleutées. Le ciel était limpide. On imaginait des départs pleins de promesses dans l'ouverture de l'estuaire.

Il y a peu de temps, j'ai revu les lieux de cet *été Ferré*. J'avais repris les mêmes chemins, les mêmes itinéraires, ayant retrouvé pour l'occasion mon ancien vélo bleu, et malgré tout le temps passé, quelque chose me serrait le cœur. Des faines s'écrasaient sous les pneus avec une petite résonance métallique. C'était un jour d'automne très calme avec un soleil voilé par moments. Aux abords de l'étang, dans une BMW rutilante, une blonde décolorée était assise sur les genoux d'un homme qu'elle embrassait avec application et qui ressemblait vaguement à un écrivain en vogue. Je m'étais arrêté près de l'eau. Les mêmes canards allaient et venaient; les arbres à l'horizon commençaient tout juste à roussir. Tout était terriblement doux et triste. Fidèle à notre vieux romantisme incurable je ne pouvais me défendre du sentiment qu'Étienne devait maintenant être mort tragiquement, et c'est sans doute pourquoi je n'ai jamais cherché à en savoir plus à son sujet.

